

Nº 82

Hiver 2010

À rayons ouverts

S.
Z.
Σ

S.

REFERENCES

T.

S A U M O L S

AUTRES SORTS!
POISSON!

Original

Abstract

3 Mot du président-directeur général

DOSSIER : VIV(R)E LES SPORTS !

- 5 Une mine de renseignements : les archives des Jeux olympiques de Montréal
- 8 Une olympiade de l'affiche
- 11 L'histoire des Glorieux et la nostalgie d'une vive rivalité
- 15 Les Expos de Montréal : 40 ans déjà !
- 18 La chasse et la pêche : des loisirs enracinés dans l'univers des Québécois
- 21 Des traces dans la neige et sur la page blanche – Cent ans de ski au Québec
- 23 Les sports féminins au Québec, 1920-1960
- 26 Album souvenir
- 28 Le sport dans les romans québécois

LA VIE DE BANQ

- 34 Entretien avec Michel Huard et Erick Rivard, représentants des usagers de BANQ au conseil d'administration
- 36 Le catalogue nouveau est arrivé
- 37 La révision 2009 du *Plan de classement des enregistrements sonores* de BANQ est en ligne !
- 38 Un colloque international sur le théâtre francophone à BANQ
- 39 Les nouvelles règles de communication des archives notariales du XX^e siècle
- 40 BANQ donne un stage de formation en numérisation à Port-au-Pic

RUBRIQUES

- 29 Le livre sous toutes ses coutures
- 30 D'art et de culture
- 41 Dans l'atelier de restauration
- 42 Calendrier culturel – février, mars, avril et mai 2010
- 45 Comptes rendus de lectures
- 46 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

Erratum

L'article intitulé « Le rangement des estampes », à la page 45 du numéro 81 d'*À rayons ouverts*, aurait dû comporter, comme nom d'auteur, outre la signature habituelle de la rubrique « Dans l'atelier de restauration », Severine Chevalier, le nom de Louise Guilbault, technicienne en muséologie à la Direction de la sauvegarde des collections. Toutes nos excuses à Louise Guilbault.

Note sur les illustrations

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents ou des collections de BANQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre d'archives où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retrouver à l'aide de l'outil Postard. Tous les autres documents de BANQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles en www.banq.qc.ca.

Redactrice en chef

Sophie Montreuil

Adjointe à la rédaction

Michèle Lefebvre

Collaboratrice à l'Iconographie

Carole Melançon

Conception graphique

Marie-Viridiane Lantier

Revision linguistique

Nicole Raymond, Martin Duches

Production

Marine Lavoie

Photographie

Alain Beauchet, p. 40

Pierre Perrault, p. 3, 38, 39, 41

Cette publication est réalisée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents. La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source. La revue *À rayons ouverts, chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trois fois par année et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Direction des communications et des relations publiques, 475, boulevard De Maisonneuve, 10^e étage, Montréal (Québec) H3L 3C4, ou par courriel à : aro@banq.qc.ca. On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet en www.banq.qc.ca.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010

ISSN 0835-8672

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec



Mot

du président-directeur général

par GUY BERTHIAUME



À l'occasion des Jeux d'hiver de Vancouver, le numéro 82 d'*À rayons ouverts* est consacré aux sports dans les fonds et collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). Le mariage du sport et de la culture peut *a priori* surprendre, tant les deux mondes sont étanches en cette ère de chaînes spécialisées : RDS pour les uns et ARTV pour les autres. Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi. Le phénomène est même très récent. Les Jeux de l'Antiquité – les Jeux pythiques en particulier – étaient ponctués de concours de poésie et de musique. Aussi, le baron de Coubertin avait souhaité inclure des concours artistiques aux Jeux olympiques dès leur reprise, en 1896. Son vœu fut exaucé aux Jeux de Stockholm, en 1912 : architecture, littérature, musique, peinture et sculpture firent l'objet d'autant de compétitions et ces disciplines restèrent au programme jusqu'aux Jeux de Londres, en 1948.

Une institution qui, comme BAnQ, a pour mission de rassembler, de conserver et de diffuser le patrimoine documentaire québécois ne peut qu'être riche de fonds et de collections permettant de faire revivre les grands moments de notre histoire sportive. Les Jeux olympiques de Montréal, le trop court passage des Expos, la rivalité Canadiens-Nordiques, la montée des sports féminins au cours des années 1920, cent ans de ski au Québec, la genèse des clubs de chasse et de pêche au XIX^e siècle, l'évolution du guide de voyage dans le temps, sans oublier les suggestions de romans sur le sport, ce sont autant d'invitations à entreprendre des recherches sur les sports et les loisirs que nous font parvenir les collègues de BAnQ.

Dans la foulée, j'incite nos lecteurs à prendre connaissance du texte de Maryse Trudeau sur la refonte du catalogue Iris, l'outil de recherche le plus utilisé à BAnQ, qui a été revu et amélioré.

Les rubriques de notre section La vie de BAnQ reflètent bien la variété des mandats de notre institution : les textes sur les techniques de restauration, sur le classement des enregistrements sonores et sur la consultation des archives notariales, pour ne nommer que ceux-là, constituent des témoignages fort éloquentes du dynamisme de nos équipes. Cette section nous fournit également l'occasion de lever le voile sur le rôle du conseil d'administration de BAnQ.

Notre institution est dirigée par un conseil d'administration composé de personnes dévouées à la cause de la démocratisation de la culture et du savoir. Ces gens de qualité participent bénévolement à la vie de notre institution, qui bénéficie de leurs avis éclairés et de leur appui constant. Une entrevue conduite par Carole Payen nous fait découvrir le rôle et les motivations des deux représentants des abonnés et des usagers qui siègent au conseil. Je profite de l'occasion pour remercier particulièrement Érick Rivard, qui a quitté le conseil le 22 novembre dernier. Pendant les deux mandats de deux ans qu'il a remplis, il a eu le souci constant de faire valoir avec énergie le point de vue des usagers de l'extérieur de l'île de Montréal et nous lui en sommes tous redevables. ▮



Vive
les sports!

Une mine de renseignements : les archives des Jeux olympiques de Montréal

par MARTHE LÉGER, archiviste, Centre d'archives de Montréal

La présentation des XXX^e Jeux olympiques d'hiver à Vancouver en 2010 fait remonter à la mémoire celle des XXX^e Jeux olympiques d'été de 1976, à Montréal, les premiers Jeux organisés au Canada. Les archives des Jeux de 1976, conservées au Centre d'archives de Montréal de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), retracent l'histoire de cet événement sportif mondial et témoignent de son organisation, de sa présentation et de ses retombées.

Le 12 mai 1970, le Comité international olympique (CIO) accorde à Montréal les Jeux olympiques qui se tiendront du 17 juillet au 1^{er} août 1976. Le Canada y remporte 11 médailles (cinq d'argent et six de bronze), parmi lesquelles celle de l'athlète équestre Michel Vaillancourt, médaillé d'argent au saut d'obstacles individuel, et celle de Greg Joy, médaillé d'argent au saut en hauteur. Trois fonds d'archives (le fonds du Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976 ; le fonds de la Commission d'enquête sur le coût des Jeux et des installations de la XXX^e olympiade ; le fonds de la Régie des installations olympiques) sont consacrés, en totalité ou en partie, à cet événement sportif au cours duquel Montréal, de nouveau le point de mire du globe après la tenue de l'Exposition universelle de 1967, est l'hôte de nombreux voyageurs étrangers. ►

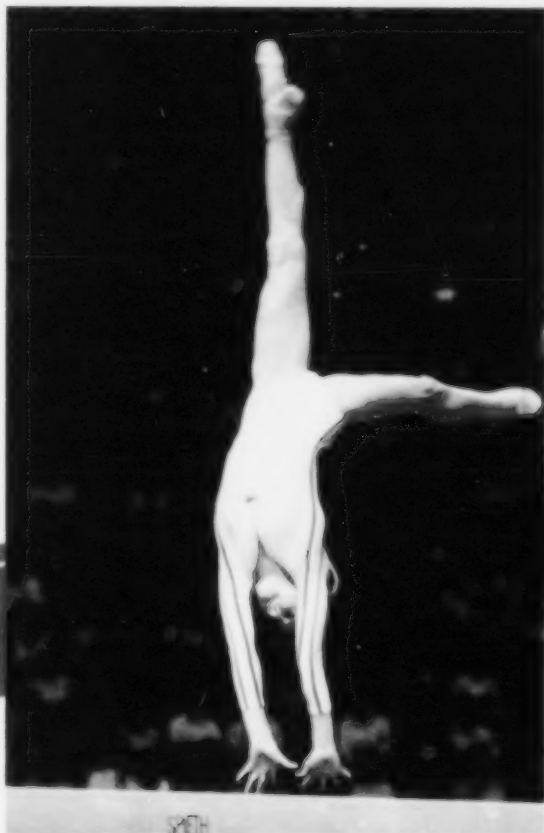


Image ci-contre

Guide Montréal.

Jeux d'hiver : estampe (eau-forte, aquatinte),
57 x 76 cm, Montréal : Guide graphique,
vers 1989.

Nadia Comaneci à la poutre, 26 juillet 1976.
Centre d'archives de Montréal, fonds Comité
organisateur des Jeux olympiques de 1976.
Photographie non identifiée.

Le Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976

La promotion, l'organisation et la présentation de toutes les activités se rapportant aux Jeux olympiques ont été confiées au Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976 (COJO). Le volumineux fonds du COJO présente, sur différents supports (documents textuels, photographies, dessins d'architecture, films, vidéos, bandes magnétiques, etc.), tous les aspects de la tenue des Jeux, soit la construction et l'aménagement des sites, la vie au Village olympique, les compétitions présentées ainsi que les activités culturelles associées, notamment l'exposition *Corridart*, dont la destruction sera ordonnée par les autorités de la ville de Montréal à quelques jours de l'ouverture des Olympiques (voir encadré, p. 10). Ce fonds permet de mesurer l'impact de cet événement sur les plans social, économique, culturel et sportif.

Parmi les documents de ce fonds se trouve le cahier acheminé au Comité international olympique (CIO) contenant la demande d'obtention des Jeux olympiques de 1976. Le fonds permet aussi de faire un survol photographique de la construction du Stade olympique et du Vélodrome (devenu le Biodôme) ainsi que de l'aménagement des différents sites de compétition. Des photos d'athlètes de différentes disciplines telles que la course, le handball, la boxe, la lutte gréco-romaine et la course à obstacles font également partie de ce fonds. Plusieurs clichés représentent Nadia Comaneci, la Roumaine de 14 ans qui devint la première gymnaste de l'histoire olympique à recevoir la note parfaite de 10. La liste manuscrite de l'ordre de passage des athlètes roumaines en gymnastique ainsi que le cahier compilant les résultats de gymnastique avec le nom de Nadia Comaneci évoquent également la vedette des Jeux, à laquelle les juges ont décerné la note maximale à sept reprises.

L'ouvrage *Jeux de la XXI^e Olympiade – Montréal 1976 – Rapport officiel* se trouve également parmi les documents du COJO, tout comme le film des cérémonies d'ouverture et de fermeture des Jeux olympiques et celui d'une entrevue de Jean Drapeau portant sur le déficit olympique, accordée à Réal Giguère au cours de l'émission *Parle, parle, jase, jase*. Plusieurs instruments de recherche décrivent et facilitent l'accès aux documents du fonds d'archives du COJO.

La Régie des installations olympiques

Le 20 novembre 1975, le gouvernement du Québec, confronté à de nombreux obstacles dans la construction du Parc olympique, crée la Régie des installations olympiques (RIO). La RIO réorganise le chantier afin d'accélérer les travaux et de résoudre les problèmes techniques – sauf celui de l'installation d'un toit sur le stade – à temps pour l'ouverture des Jeux. À la fin de ceux-ci, le COJO remet le Parc olympique à la RIO, qui doit en parachever la construction et gérer l'exploitation des installations. Aujourd'hui, la RIO a toujours pour mission de préserver l'intégrité patrimoniale des infrastructures du Parc olympique et d'en assurer le développement. Depuis 2004, elle effectue régulièrement des versements de ses archives au Centre d'archives de Montréal de BAnQ. Ce fonds comprend principalement des documents de nature financière et des dossiers sur des activités présentées au Stade olympique.



Vallée olympique (devenu le Biodôme), s. d. Centre d'archives de Montréal.
fonds Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976. Photographie non identifiée.



Parc olympique de Montréal, s. d. Centre d'archives de Montréal.
fonds Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976. Photographie non identifiée.

Commission d'enquête sur le coût des Jeux et des installations de la **xxi^e** olympiade (commission Malouf)

Le coût des Jeux de Montréal, financés en grande partie par les deniers publics, dépasse largement les prévisions initiales. En effet, des problèmes engendrés par l'inflation, la récession, les conflits ouvriers, les affrontements syndicaux et les ennuis techniques entraînent la hausse vertigineuse des coûts du Parc olympique et transforment le rêve olympique montréalais en cauchemar. Le 13 juillet 1977, le gouvernement du Québec confie au juge Albert Malouf la tâche de présider la Commission d'enquête sur le coût des Jeux et des installations de la **xxi^e** olympiade. Celle-ci est chargée d'étudier les causes des coûts astronomiques occasionnés par la tenue des Jeux, de désigner les personnes responsables et d'examiner la surveillance des travaux ainsi que la question de l'existence possible de trafic d'influence ou de manœuvres frauduleuses. Elle doit également suggérer des mécanismes de prévention et de contrôle pour l'avenir. Le fonds de cette commission comprend des procès-verbaux, des plans, des dessins d'architecture ainsi que le rapport lui-même, déposé le 5 juin 1980. Le maire Jean Drapeau conteste les conclusions du rapport du juge Malouf, qui accuse l'administration montréalaise d'avoir fait preuve d'une « incroyable incurie ». M. Drapeau promet aux journalistes de publier une réponse au rapport accusateur de la commission. Il ne donnera toutefois jamais suite à cette promesse.

Les fonds préalablement cités renferment d'autres trésors à exploiter. De plus, les affiches des Jeux sont conservées dans la collection patrimoniale d'affiches de BAnQ, diffusée au Centre de conservation, et les ouvrages consacrés aux Jeux olympiques de Montréal, dont le *Rapport officiel* et le rapport de la commission Malouf, peuvent être empruntés ou consultés sur place à la Grande Bibliothèque. ■

Une olympiade de l'affiche

par DANIELLE LÉGER, spécialiste de collections, Direction de la recherche et de l'édition

Les Jeux olympiques sont l'occasion d'une expérience visuelle, d'un spectacle à grand déploiement où convergent des enjeux culturels, économiques et politiques. Dans la collection patrimoniale d'affiches de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) se détache un imposant contingent de quelque 200 productions graphiques qui témoignent des visages multiples et contrastés des Jeux de la ^{XXI}e olympiade d'été, à Montréal. Concepteurs graphiques, protestataires et artistes visuels se sont alors livrés à une véritable olympiade de l'affiche.

La tenue des Jeux olympiques génère chaque fois un système complexe d'identité visuelle qui en constitue l'image de marque et balise toutes les communications officielles¹. Le Comité organisateur des Jeux olympiques (COJO) de 1976 a mobilisé huit graphistes permanents et une centaine de pigistes autour d'un ambitieux programme visuel. Réalisées sous la direction artistique de Georges Huel et de Pierre-Yves Pelletier, au-delà d'une cinquantaine d'affiches officielles portent également la signature des Montréalais Yvon Laroche (voir image 1), Guy Saint-Arnaud, Raymond Bellemare, Ernst Roch et Rolph Harder². L'ensemble se distingue par la sobriété des caractères typographiques et de l'emblème officiel conçu par Huel : trois arcs greffés aux traditionnels anneaux olympiques, évoquant à la fois le podium, la piste d'athlétisme et la lettre initiale du nom de la ville hôte.

Simple et symbolique, l'une des deux séries principales éditées par le COJO regroupe divers emblèmes, tels des anneaux olympiques colorés et irradiants, l'emblème officiel soumis à un astucieux traitement cinétique évoquant le mouvement du drapeau et une veste en denim délavée arborant divers symboles des années 1960 et 1970, avec un clin d'œil à la récente Expo 67. Sélectionnées parmi 20 000 images croquées pendant les Jeux de Munich de 1972, 21 photographies en couleurs illustrant les disciplines olympiques au programme ornent les affiches composant l'autre série principale du COJO. Mettant en évidence l'effort, la concentration et la vitesse, les graphistes ont recadré les scènes pour rapprocher le spectateur de l'action.

Dans l'effervescence générale qui préside à la mise en œuvre des Jeux de Montréal, le gouvernement du Québec n'est pas en reste. Le Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports commande notamment une soixantaine d'affiches « grand soleil ». Créées par Guy Lalumière et associés, ces images stylisées sont réalisées à partir de photographies dont les figures sont amplifiées par des bandes colorées suggérant le mouvement et l'énergie (voir image 2). Éditées parallèlement à une série de brochures informatives consacrées aux loisirs et aux sports, ces affiches comportent une

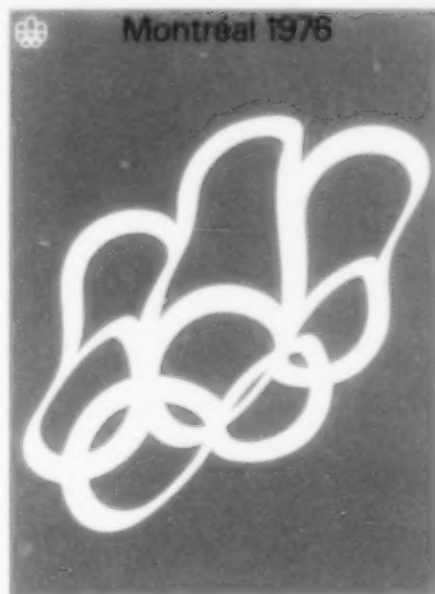


Image 1
Georges Huel, Pierre-Yves Pelletier et Yvon Laroche, Montréal 1976
affiche, 60 x 42 cm, Montréal, Comité organisateur des Jeux olympiques de 1976, 1972.



Image 2
Guy Lalumière et autres, Basket-ball, affiche
96 x 58 cm, Québec, gouvernement du Québec,
ministère de l'Éducation, Haut-Commissariat
à la jeunesse, aux loisirs et aux sports, vers 1974

bande vierge qui « permet aux fédérations et aux associations de sport ou de plein air d'annoncer leurs principales manifestations³ ». Certaines intègrent au verso un texte informatif et sont mises en vente dès 1974 par l'Éditeur officiel du Québec.

Les Jeux ne rallient pas toutes les forces vives de la société québécoise. Fruits d'une « créativité non officielle », quelques affiches d'opinion créées par des citoyens mécontents figurent dans la Collection patrimoniale de BAnQ. L'une d'elles, intitulée *Du gain et des jeux I*, est produite par les Éditions Trois Points Virgule et propose un portrait caricatural de Jean Drapeau, maire de Montréal, et de Robert Bourassa, alors premier ministre du Québec, désignant les Jeux comme « une course à la piastre et aux bulletins de vote ». Filippi-Baratto et Affiches populaires ont pour leur part dessiné et imprimé *Montreal Olympica, 1976*, une composition allégorique d'inspiration baroque associant Zeus, tiroir-caisse, roi de la finance, moutons-touristes et images de marque commerciales maquillées pour la circonstance.

En 1976, une profusion d'affiches culturelles marque les manifestations associées au programme Arts et Culture du COJO ou à des manifestations culturelles indépendantes. Dans le domaine des arts visuels, deux séries se distinguent. L'une a été conçue par 10 artistes canadiens (tels Pierre Ayot et Claude Tousignant) à la suite d'un concours organisé par la Coalition des artistes et des athlètes pour assurer la célébration des Jeux olympiques de 1976 (voir image 3). L'autre, réalisée sous l'égide du centre d'artistes montréalais Véhicule Art, réunit 16 artistes québécois (parmi lesquels Pierre Boogaerts, Betty Goodwin, Suzy Lake et Irene Whittome) pour la série *1972-1976 Directions Montréal*, intégrée à l'exposition *Corridart* (voir encadré, p. 10). Vittorio se joint aussi à cette olympiade : après avoir vu ses maquettes refusées par le COJO, il éditera lui-même trois affiches sérigraphiées, aux lignes fluides (voir image 4).

Répondant au mot d'ordre lancé par le créateur des Jeux modernes, Pierre de Coubertin, les affiches québécoises ont relevé le pari d'une alliance entre sport et culture. ■

1. Au sujet des créations graphiques associées aux Jeux olympiques, on lira les pages liminaires de *The Olympic Image : The First 100 Years*, publié sous la direction de Wei Yu, Edmonton, Quon Editions, 1996.
2. Robert Stacey propose un compte rendu mordant du contexte qui a entouré la production des affiches officielles dans *The Canadian Poster Book*, Toronto, Methuen, 1979, p. 31-32.
3. Tiré du prospectus *Affiches grand soleil*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1974.

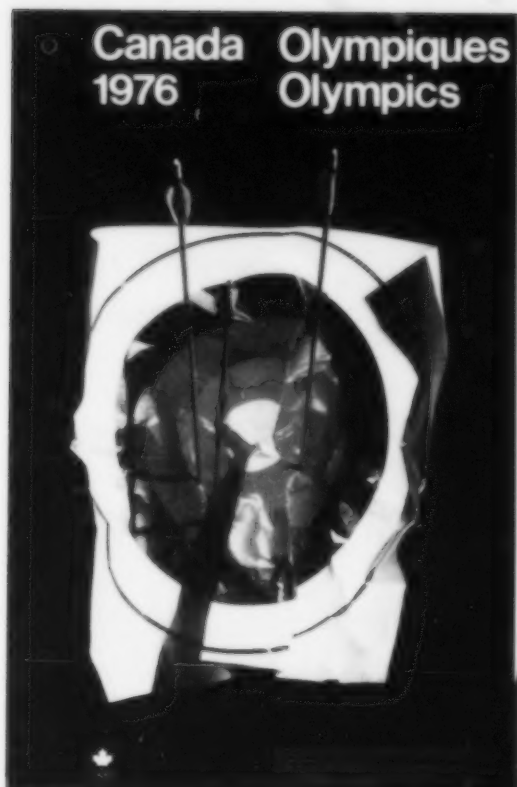


Image 3

Pierre Ayot, *Canada 1976 Olympiques / Canada 1976 Olympics*, affiche, 90 x 63 cm, Ontario 1, s. é., 1976. © Succession P. Ayot / SODRAC (2008)



Image 4

Vittorio Fiarocco, *Montréal 1976*, affiche, 87 x 64 cm, Montréal, s. é., 1976.

À propos de Corridart

par DANIELLE LÉGER, spécialiste de collections, Direction de la recherche et de l'édition

« Au petit matin, il n'en restait presque rien, que la stupeur, que le dégoût devant l'abus de pouvoir¹. »

Événement phare du programme Arts et Culture du COJO, *Corridart* doit sa notoriété à sa trop brève existence. Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1976, quatre jours avant l'inauguration des Jeux, la censure municipale fait littéralement disparaître le « corridor d'art », qualifié de « pollution visuelle » par le maire Jean Drapeau. Financé au coût de 350 000 \$ par le gouvernement du Québec, cet extraordinaire musée linéaire orchestré par l'artiste et architecte Melvin Charney avait été déployé par une soixantaine d'artistes québécois sur sept kilomètres pour commenter l'histoire de la rue Sherbrooke.

Ce brutal démantèlement suscitait protestations et commémorations périodiques, autant d'occasions de prolonger la verve éditoriale entraînée par les Jeux de Montréal : album d'estampes et cartes postales (vendus en appui à la douzaine d'artistes qui intertentent un recours devant les tribunaux), affiches et catalogues d'exposition, film documentaire. Après avoir vu leur cause déboutée en première instance, puis portée en appel, 13 artistes de *Corridart* en viendront à un règlement hors cour avec la Ville de Montréal. Le souvenir de cet événement est devenu un appel contre la censure, un plaidoyer éloquent en faveur de l'art public et de la liberté d'expression. ■

1. Laurent Lamy, ex-directeur du secteur Arts visuels, programme Arts et Culture du COJO. Extrait de « L'appel des artistes de *Corridart* », publié dans l'album d'estampes *Corridart, 1976-1977*, Montréal, Graff, 1982.



Bob et Kevin McKenna, *Ode to the Structure of their Achievements*, sérigraphie tirée de l'album d'estampes *Corridart 1976*, 60 x 50,5 cm, Montréal, Graff, 1982.



Maurice Richard signe des autographes
à de nombreux jeunes admirateurs lors d'un congrès
des Clubs A.M. du Québec à l'Hotel Mont Royal
à Montréal, 1964. Centre d'archives de Montréal.
Fonds Ministère de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine, série Office du film du Québec.
Photographie : Paul Gossel

L'histoire des Glorieux et la nostalgie d'une vive rivalité

par **PAUL-ANDRÉ LECLERC**, archiviste, Centre d'archives de Montréal,
et **JEAN-PIERRE THERRIEN**, adjoint au conservateur et directeur général des archives

Créés le 4 décembre 1909, les Canadiens de Montréal, qui fêtaient récemment leur 100^e anniversaire, constituent la plus vieille équipe de hockey toujours en activité au monde. Avec ses 24 coupes Stanley, elle est l'équipe la plus souvent couronnée de toute l'histoire de la Ligue nationale de hockey (LNH), dont elle est une des six équipes fondatrices.

Véritable icône du hockey professionnel, au même titre que les Yankees de New York au baseball, les Canadiens représentent la fierté identitaire de la nation québécoise depuis des décennies. Celle-ci a vibré au diapason de ses idoles qui se sont succédé et ont dominé, parfois outrageusement, notre sport national. Le Québec tout entier était alors le fief sacré des « Glorieux ». ►



Le Club de Hockey Canadien Inc., champion du monde, détenteur de la coupe Stanley, 1929-1930. Centre d'archives de Montréal. Collection des petits fonds et collections d'archives manuscrites d'origine privée. Photographie non identifiée.

Des fonds d'archives pour les passionnés de hockey

Même si Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) ne possède pas les archives des Canadiens de Montréal, qui sont toujours la propriété du club de hockey, plusieurs fonds conservés dans ses centres d'archives de Montréal et de Québec permettent de revivre, surtout en images, certains moments forts de l'histoire des Glorieux, de côtoyer quelques-unes des légendes qui ont vaillamment porté le « flambeau » avec leurs « bras meurtris » où de se rappeler la tumultueuse rivalité Canadiens-Nordiques.

Ainsi, une série de photographies du dossier Club de hockey Canadien (P1000) du Centre d'archives de Montréal nous ramène en 1929-1930, année de la troisième conquête de la coupe Stanley par les Canadiens avec le gardien de but George Hainsworth et des vedettes comme Sylvio Mantha, Aurèle Joliat et Howie Morenz. Pour la période allant de la fin des années 1930 aux années 1950, le photographe à la pige Conrad Poirier (Centre d'archives de Montréal, P48) nous a laissé des images de matchs des Canadiens contre Toronto, New York et Chicago, montrant notamment en action Maurice Richard et Émile Bouchard.

Puis, l'équipe des années 1950, dirigée par Dick Irvin et composée entre autres de Bernard Geoffrin, Jean Béliveau, Elmer Lach et Dollard Saint-Laurent, sans oublier Maurice Richard, s'anime sous nos yeux grâce à des films conservés dans les archives du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine (Centres d'archives de Montréal et de Québec, E6). On peut sentir la fébrilité des séries de la coupe Stanley alors que les Canadiens affrontent les Red Wings de Detroit, les Bruins de Boston et les Maple Leafs de Toronto. Toujours dans le fonds du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, une cinquantaine de photographies de Paul Girard permettent de revivre la parade de la coupe Stanley de 1978 avec, en vedette, Guy Lafleur et Steve Shutt.



Première partie des Nordiques de Québec dans la Ligue nationale de hockey (LNH), au Colisée de Québec, 10 octobre 1979
Archives de la Ville de Québec, série Sécurité publique du fonds de la Ville de Québec (négatif N008742)
Photographie : Service de police de la Ville de Québec

La rivalité Canadiens-Nordiques

Longtemps la seule équipe de la LNH au Québec, donc la seule à solliciter la ferveur des amateurs de hockey, les Canadiens doivent compter avec des rivaux inattendus à la fin des années 1970 : les Nordiques de Québec. Ces derniers font officiellement leur entrée dans la LNH le 30 mars 1979 après un épisode houleux avec leurs rivaux montréalais.

En effet, en 1979, les négociations entre l'Association mondiale de hockey (AMH) créée quelques années auparavant et la Ligue nationale de hockey (LNH) progressent et les vis-à-vis sont près d'une entente. Pour concrétiser le projet de fusion, il faut avoir l'accord de 13 des 17 propriétaires d'équipes de la LNH. Mais alors que 12 propriétaires acceptent le principe de la fusion des équipes des deux circuits, Montréal vote contre, bloquant ainsi l'entrée des Nordiques dans la LNH. En riposte à ce refus, des amateurs de Québec, imités par des amateurs de Winnipeg et d'Edmonton, organisent un boycott des produits vendus par la brasserie Molson, propriétaire des Canadiens. Ébranlée par ce mouvement populaire, Molson réagit à son tour et demande à la LNH de reprendre immédiatement les pourparlers de fusion. Ici, cette fois, connaîtront un dénouement positif.

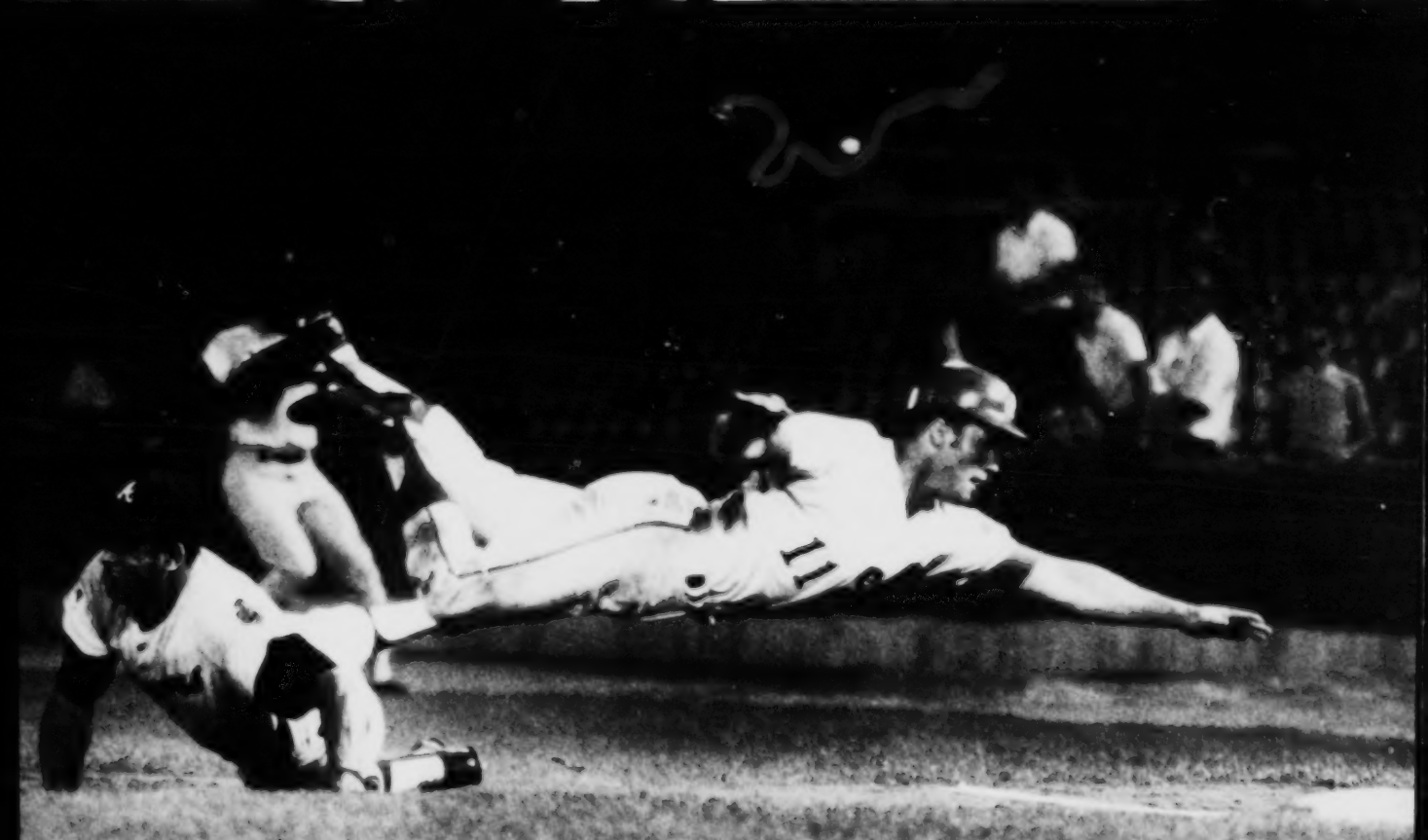
Le terreau est en place pour faire éclore une rivalité supplémentaire entre la métropole et la capitale, que les amateurs ont vite fait de qualifier de « bataille du Québec ». Pendant leurs 16 saisons passées dans la LNH (de 1979 à 1995), les Nordiques affrontent les Canadiens 113 fois en cours de saison, cumulant une fiche déficitaire de 39 victoires, 62 défaites et 13 verdicts nuls. En séries éliminatoires, les Nordiques rencontrent les Canadiens à cinq reprises, l'emportant à deux occasions. Chaque fois, la bataille est épiquée.

Sur la glace, le point culminant de cette rivalité survient le Vendredi saint 20 avril 1984, à l'occasion d'une extraordinaire bagarre générale entre les joueurs des deux clubs lors du sixième match de la finale de la division Adams. L'arbitre décerne alors 198 minutes de punitions et expulse 12 joueurs. Une fois le calme rétabli, les Canadiens comblent un déficit de 2 à 0 pour vaincre les Nordiques par la marque de 5 à 3 et ainsi les éliminer.

Le fonds d'archives du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Centre d'archives de Québec contient plusieurs photographies prises lors de matchs des Nordiques, dont quelques-uns les opposant aux Canadiens de Montréal. Le fonds Denis Brodeur (voir encadré, page 17) contient des photographies de joueurs des Canadiens et des Nordiques. Mais la rivalité Canadiens-Nordiques fait surtout la joie de caricaturistes comme Raoul Hunter (P716) et André-Philippe Côté (P687), dont les fonds d'archives sont conservés au Centre d'archives de Québec.

Cette rivalité sportive prend fin le 21 juin 1995 lorsque les gouverneurs de la LNH approuvent la vente des Nordiques au groupe américain Comsat Vidéo. Ironie du sort, les représentants des Canadiens s'abstiennent de voter.

L'histoire étant un éternel recommencement, cette bonne vieille rivalité pourrait refaire surface alors qu'il est de plus en plus question, à Québec, de la construction d'un nouvel amphithéâtre et du retour d'une équipe de la LNH. À suivre ! ■



Les Expos de Montréal : 40 ans déjà!

par FRÉDÉRIC GIULIANO, archiviste, Centre d'archives de Montréal



Logo des Expos
de Montréal, s.d.
Centre d'archives
de Montréal,
fonds Denis
Brodeur.
Photographie
Denis Brodeur

En 2002, le photographe sportif Denis Brodeur (voir encadré ci-contre) a fait don aux Archives nationales du Québec d'un magnifique fonds d'archives photographiques qui nous permet de retracer l'évolution, de 1968 à 1996, du club de baseball Les Expos de Montréal et, plus largement, de ce sport à cette époque. Y apparaissent, en plus des joueurs des Expos, certains des plus grands noms du baseball majeur, mais aussi des personnalités du monde politique, sportif, culturel et du milieu des affaires. Le fonds Denis Brodeur (Centre d'archives de Montréal, P708) nous rappelle l'histoire de « Nos Amours », celle d'une ville et de son club de baseball, celle des gens et d'une époque...

L'année 2009 a marqué le 40^e anniversaire de la création des Expos de Montréal, la première équipe de baseball canadienne des ligues majeures. L'arrivée de cette formation, à une époque où Montréal cherche à développer son image internationale et à affirmer son statut de grande métropole nord-américaine – notamment avec la construction du métro (1962-1966), la tenue de l'Exposition universelle de 1967 et celle des Jeux olympiques de 1976 –, modifie profondément le paysage sportif montréalais et suscite l'affection du public. Les premières années d'existence des Expos ont coïncidé avec une période de dynamisme économique, culturel et social sans précédent.

La création de l'équipe

L'histoire du baseball professionnel à Montréal ne débute pas avec les Expos, mais remonte aussi loin qu'à la fin du XIX^e siècle, à l'époque des Montreals, champions de la défunte Ligue internationale en 1898. Toutefois, l'équipe la plus connue de cette période « pré-Expos » demeure certainement les Royaux, dont le joueur le plus célèbre fut Jackie Robinson (le premier Noir à jouer dans les ligues majeures). Elle fut présente à Montréal jusqu'en 1960, faisant office de club-école pour les Dodgers de Brooklyn avant qu'ils ne déménagent à Los Angeles. Pendant les années 1950, cette équipe fut, selon plusieurs observateurs, la meilleure formation professionnelle en dehors des ligues majeures. La renommée de Montréal comme ville de baseball n'était donc plus à faire. ►

Images ci-contre

Match sans point ni coup sûr de Charlie Lea, 10 mai 1981. Centre d'archives de Montréal, fonds Denis Brodeur. Photographie : Denis Brodeur

Plongeur de Ren Brand, avant 1971. Centre d'archives de Montréal, fonds Denis Brodeur. Photographie : Denis Brodeur

Denis Brodeur en quelques balles

La carrière de Denis Brodeur débute en 1958 alors qu'il commence à travailler pour les journaux artistiques de Pierre Péladeau. Quelques années plus tard, il passe au *Montréal-Matin*, où il devient photographe pour les pages sportives ; il y demeurera pendant 15 ans. Devenu photo gaphe pigiste à la suite de la fermeture de ce journal, il est associé au club de hockey Les Canadiens de Montréal pendant plus de 30 ans et aux Expos pendant 29 ans. Dans le cadre de ses activités comme photographe sportif, il est surtout connu pour l'intérêt particulier qu'il porte à la photographie dans le domaine du hockey professionnel. Auteur de 14 livres sur le sport parus aux Éditions de l'Homme, il a collaboré, à titre de photographe, à une cinquantaine de livres sur le sport publiés dans le monde entier. ■

Très rapidement, après le départ des Royaux, la volonté d'obtenir une concession de la Ligue majeure de baseball émerge dans le milieu des affaires et chez plusieurs élus municipaux montréalais. C'est finalement lors d'une réunion des propriétaires de la Ligue nationale, à Chicago, le 27 mai 1968, que Montréal se fait officiellement octroyer une concession des ligues majeures, la première à l'extérieur des États-Unis. Comme beaucoup de grands projets, celui d'amener une équipe des ligues majeures au Canada semble, pour plusieurs, voué à l'échec, mais le baseball à Montréal compte de nombreux partisans et jouit du soutien du maire Jean Drapeau et d'un investisseur sérieux : Charles Bronfman.



John McHale, Charles Bronfman et Jim Fanning lors du match d'ouverture des Expos de Montréal au parc Jarry, 14 avril 1969. Centre d'archives de Montréal, fonds Denis Brodeur. Photographie : Denis Brodeur

Deux enfants de joueurs des Expos, lors de la journée père-fils, 1970. Centre d'archives de Montréal, fonds Denis Brodeur. Photographie : Denis Brodeur

Les Québécois sont nombreux à participer au concours destiné à trouver le nom de la nouvelle équipe, tant et si bien que le conseil d'administration ne parvient pas à arrêter son choix sur l'un d'entre eux. C'est donc le propriétaire, Charles Bronfman, qui l'aurait choisi. À la suite du grand succès de l'Exposition universelle de 1967, le nom allait de soi : il était en effet difficile d'en trouver un avec une connotation plus positive.

Si le nom fait l'unanimité, le design de la casquette tricolore, qui rappelle le cirque, fait couler beaucoup d'encre. En fait, le choix d'une casquette tricolore vient briser la « sacro-sainte » tradition des uniformes rayés ou unicolores. Ainsi, avant même d'avoir disputé une seule partie, les Expos réussissent à marquer l'histoire du baseball majeur en s'écartant du design traditionnel des uniformes. Sans parler du logo... À l'origine, il s'agit d'un M stylisé en trois couleurs, mais très rares sont ceux qui peuvent prétendre le distinguer au premier coup d'œil !

Le mythique parc Jarry

Après un premier match victorieux à New York, contre les Mets, les Expos font leurs débuts montréalais au parc Jarry contre les Cardinals de Saint-Louis, par un beau dimanche après-midi, le 14 avril 1969, devant 29 184 spectateurs. Les Expos savent tout de suite se faire aimer de leur public en infligeant une défaite de 8 à 7 aux champions de la Ligue nationale. Trois jours plus tard, à Philadelphie, Bill Stoneman réalise le rêve de tout lanceur : un match parfait, sans point ni coup sûr, un exploit qu'il réédite trois ans et demi plus tard, au parc Jarry, et qui n'est ensuite réalisé que par deux autres lanceurs dans l'histoire du club, soit Charlie Lea et Dennis Martinez, alias El Presidente. Il n'en faut pas plus pour que les Expos obtiennent leur premier slogan : « Les Expos, nos amours ! », gracieuseté du journaliste Lucien Langlois, du *Montréal-Matin*.

À cause des performances marquantes de l'équipe montréalaise, mais surtout parce qu'il offrait une grande proximité avec les joueurs et une ambiance unique, le stade du parc Jarry est demeuré inoubliable pour les partisans des Expos.

Steve Howe, Rick Monday, Tom Lasorda et Pedro Guerrero célèbrent leur victoire sur les Expos lors de la série de championnat de 1981. 19 octobre 1981. Centre d'archives de Montréal. Fonds Denis Brodeur. Photographie: Denis Brodeur.



Youppi tenant dans ses bras un admirateur. 1982. Centre d'archives de Montréal. Fonds Denis Brodeur. Photographie: Denis Brodeur.



Le championnat de 1981

Pour plusieurs, le moment le plus mémorable de l'histoire des Expos reste l'espoir de la conquête du championnat de la Ligue nationale, qui a pris dramatiquement fin à la suite du circuit du joueur des Dodgers Rick Monday, le 19 octobre 1981. Cette année-là, après une saison en dents de scie ponctuée par une grève générale, les Expos ont su se ressaisir et ont remporté 16 de leurs 23 derniers affrontements afin d'accéder aux séries éliminatoires. Après avoir vaincu les Phillies de Philadelphie, ils affrontent les Dodgers de Los Angeles en série de championnat de la Ligue nationale. En se trouvant à égalité après quatre matchs, les deux équipes forcent la tenue d'un match décisif au Stade olympique. Alors que la marque est de 1 à 1 au début de la neuvième manche et qu'il y a deux retraits, le lanceur des Expos, Steve Rodgers, accorde le coup de circuit fatidique à Rick Monday. À leur tour au bâton, les Expos ne réussissent pas à égaliser. Voilà qui met fin au rêve d'une participation à la Série mondiale opposant les vainqueurs de la Ligue nationale à ceux de la Ligue américaine.

Le rêve d'une participation à la Série mondiale devait refaire surface en 1994 alors que l'équipe trônait en tête du classement général des ligues majeures. Malheureusement, une grève générale cause cette année-là l'annulation de la saison régulière et des séries éliminatoires, réduisant à néant les aspirations de l'équipe et de ses partisans. ■

Youppi

Une des figures les plus populaires de l'équipe est certainement sa mascotte, Youppi. C'est en 1979 que le service du marketing des Expos, dont Rodger Brulotte fait partie, conçoit cet attachant personnage. Rappelons qu'à l'époque, le club avait une autre mascotte, qui avait des allures d'extraterrestre! Souki, comme on l'avait baptisée, avait le pire des défauts qui soient pour une mascotte : les enfants en avaient peur. Les Expos ont donc fait appel au père du Muppet Show, Jim Henson, qui a reçu la mission de créer un personnage que tous aimeraient. Le succès a été instantané, Youppi devenant le membre le plus aimé et le plus connu de l'histoire des Expos. ■



La première mascotte des Expos, Souki, vers 1978. Centre d'archives de Montréal. Fonds Denis Brodeur. Photographie: Denis Brodeur.

La chasse et la pêche : des loisirs enracinés dans l'univers des Québécois



Groupe d'amis d'Armel Guerin, membres de l'Association
des chasseurs et de pêcheurs de Hull, 1938.
Centre d'archives de l'Outaouais, fonds Armel Guerin.
Photographe : B. J. Dery.



Pêcheurs exhibant avec fierté le fruit de leur pêche
dans la vallée de la Gatineau, 1943. Centre d'archives
de Québec, Fonds Ministère de la Culture, des
Communications et de la Condition féminine, sous-Office
du film du Québec. Photographie : H. Paul.

par PIERRE LOUIS LAPOINTE, archiviste, Centre d'archives de Québec

Depuis les origines du peuplement, la chasse et la pêche sont liées au vécu des populations de la vallée du Saint-Laurent et des contreforts du bouclier laurentien. Nos ancêtres de la Nouvelle-France nous ont légué cette passion pour ces loisirs de plein air, synonymes de liberté et d'aventure!

Cependant, cette liberté de chasse et de pêche amène rapidement certains abus qui obligent le gouvernement à adopter des lois à caractère restrictif, puis, à partir de 1867, à embaucher les premiers gardes-chasse de la province. Parallèlement, à compter de 1885, il encourage la création de clubs de chasse et de pêche privés, qui louent à bail des territoires du domaine public réservés à l'usage exclusif de leurs membres. Fait à signaler, le Québec est la seule province du Canada à choisir cette approche.

Les clubs de chasse et de pêche privés

Les clubs privés sont des regroupements d'individus qui veulent pratiquer un sport selon des règles préétablies. Le premier club à voir le jour, au tout début des années 1800, est le Prince of Wales Fishing Club de Montréal, tandis que le célèbre Montreal Hunt Club est constitué en 1829. Les défenseurs de cette formule soutiennent que c'est la seule manière efficace de contrer le braconnage et de mettre un frein « au pillage généralisé et à l'extinction qui mena[cent] plusieurs espèces! ».

Dans cet esprit, ils sollicitent du gouvernement l'adoption de politiques favorables à la création de clubs privés. En 1885, celui-ci vote l'*Acte pour faciliter la formation en cette province de clubs pour la protection du poisson et du gibier*. Le premier club à s'incorporer sous l'empire de cette loi, en juin 1885, est le Sainte-Marguerite Salmon Club. En 1899, les clubs privés sont au nombre de 30, en 1914, de 70 et en 1941, de 614. En 1965, il existe plus de 2000 clubs privés au Québec; de 400 à 500 d'entre eux, près des villages surtout, seront abolis entre 1966 et 1970, dans une première phase de « déclubage ». Au moment de leur abolition définitive, en 1978, il reste 1164 baux exclusifs de chasse et de pêche couvrant un territoire de 37 041 kilomètres carrés.

JUILLET

29 DIMANCHE. S. Loup 210-155

Nous partons avec nos bâtons
9 h. pour monter la rivière. On
trouve une ruche sur le ruisseau
à 14 milles en nous déjeunons.
Peu de saumon, quantité de
grande tautou. On va vers le
20 mille. 17 h. On va vers le
coup de saumon dans le fort.
Report 80.

Summers pris 2.
M. Gaston Meunier 3.
M. Geo. Meunier 5.
M. Doucette 7.
M. Martin Zédé Total 97



JUILLET

30 LUNDI. S. Germain 211-124

Après avoir 20 milles. Retrouve la
parade. 11 h. On va vers le
elle fait une promenade à cheval avec
des enfants. - Bon temps. Froid le
soir - Campement excellent. Report 97

Summers pris 9.
Gaston Meunier 2.
M. Geo. Meunier 1.
M. Claude Meunier 1.
M. Hubert et Jean IV. 5.
M. Doucette 22.
M. Martin Zédé Total 137.

M. Doucette prend le 2000^{ème}
saumon.



Deux pages du journal de Georges
Martin-Zédé, gérant de l'île d'Anticosti
sous les Memes 1923. Centre d'archives
de Québec, fonds Georges Martin-Zédé.

À l'origine, plus de 80 % des membres des clubs privés sont anglophones et « les rares Canadiens français qui s'y font admettre sont, pour la majorité d'entre eux, issus de professions libérales, du commerce, du monde industriel, en un mot proches du pouvoir politique² ». Ce n'est qu'avec l'opération de « déclubage » de 1977 et l'adoption de la formule des zones d'exploitation contrôlée (ZEC) que l'ensemble des citoyens du Québec retrouvera l'accès à ses territoires de chasse et de pêche³.

Des recherches difficiles

L'enchevêtrement des compétences gouvernementales auxquelles fut soumis le domaine de la chasse et de la pêche au Québec a pour corollaire la difficulté que doit affronter le chercheur qui tente de retracer la documentation et les archives s'y rapportant. Les sources publiées, les rapports annuels par exemple, changent de titre et de désignation ministérielle à plusieurs reprises. La recherche en archives, quant à elle, se heurte au désastre survenu le 31 décembre 1981 au Centre de pré-archivage du gouvernement à Québec : 6671 boîtes d'archives du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche couvrant la période de 1883 à 1981 y sont détruites, dont 992 boîtes se rapportant aux seuls « établissements et territoires », c'est-à-dire aux clubs privés⁴. Heureusement, deux registres concernant les clubs privés et couvrant la période 1919 à 1963 ont été épargnés : on y trouve le montant du loyer payé, la durée du bail, le nombre de membres, la valeur des investissements, le nombre de prises et le nombre d'animaux abattus par espèce ainsi que le nom du secrétaire du club⁵. Parmi les documents qui nous sont parvenus se trouvent également deux registres de données statistiques se rapportant au trappage des animaux à fourrure et aux réserves de castor du Québec pour la période de 1916 à 1984⁶, de même que des dossiers dans lesquels est consignée l'évaluation des équipements des clubs de chasse abolis en 1977⁷. ►

Des traces dans la neige et sur la page blanche

Cent ans de ski au Québec

Danielle Soucy

Traductrice et conseillère en communication, Danielle Soucy vient de publier aux Éditions La Presse *Des traces dans la neige – Cent ans de ski au Québec*, première histoire du ski au Québec. Les collections de BAnQ ont été largement mises à contribution dans ce livre richement illustré. Danielle Soucy a également publié en 1995 *La vallée de la Diable – De la hache aux canons à neige*, ouvrage sur l'histoire de la région de Mont-Tremblant qui a été primé par l'International Skiing History Association.



La province de Québec, affiche, 87 x 57 cm. Québec, Service provincial du tourisme, entre 1946 et 1961.

par DANIELLE SOUCY, auteure de l'ouvrage
Des traces dans la neige – Cent ans de ski au Québec

À l'hiver 1879, les journaux du Québec font état, non sans ironie, d'une expédition inusitée entreprise par un Norvégien le long du chemin du Roy. Chaussé d'étranges lames de bois de neuf pieds de longueur, l'aventurier quitte Montréal le 28 janvier et parvient à Québec neuf jours plus tard. La « raquette norvégienne » – autrement dit, le ski – vient de faire son apparition au Québec. Aujourd'hui, des centaines de milliers de skieurs se ruent chaque fin de semaine dans les stations de ski alpin et de ski nordique. Portrait, en compagnie de quelques écrivains d'ici, d'un sport qui a changé la relation des Québécois avec l'hiver. ►



Le loisir des Années folles

C'est en 1926 que paraît *La maison vide*, roman de Harry Bernard, vraisemblablement la première œuvre de fiction où apparaît ce sport d'origine scandinave. Le personnage principal, une jeune femme recueillie par son oncle, haut fonctionnaire en poste à Ottawa, est initié au ski sur les pentes de Rockliffe Park. Avec des jeunes de son âge, l'héroïne se promène dans les bois du parc, monte les pentes à pied, glisse tant bien que mal sur ses skis de bois. Sous la plume du romancier, le ski des Années folles apparaît comme un loisir urbain, pratiqué par une jeunesse bourgeoise et frivole, affamée de plaisirs et de mondanités. Si la vision de Harry Bernard exclut les véritables sportifs – ceux qui mettent l'effort, la technique et la compétition au premier plan –, son regard a bien saisi la popularité du loisir d'hiver.



Gaby Pleau au Lac-Beauport, 1941. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, série Office du film du Québec. Photographie : Herménégilde Lavoie.

Skiers Going by the Chapel at Lac-Beauport [...] / *Des skieurs se rendant à l'église au Lac-Beauport [...]* carte postale, Québec, Provincial News Inc., s. d.

À Montréal, à Québec, à Trois-Rivières, à Sherbrooke, à Shawinigan, le ski est devenu le loisir à la mode des jeunes. Regroupés dans des clubs, skieurs et skieuses parcourent des pistes aménagées dans les parcs de leur ville ou, mieux encore, prennent le train pour explorer la campagne environnante. Les sportifs de compétition, parmi lesquels on trouve quelques femmes, participent à des courses de fond et à des concours de saut sur tremplin. Le ski se pratique alors dans la plus pure tradition nordique et rares sont les Canadiens français qui s'y adonnent. Aux yeux du poète Alphonse Beauregard (1921), seuls « les forts » s'adonnent aux « descentes vertigineuses dans les côtes ».

L'ère du ski alpin

Lorsque Françoise Loranger publie *Mathieu*, en 1949, le paysage du ski a complètement changé. En grande partie grâce aux remontées mécaniques, une invention québécoise qui a vu le jour dans les Laurentides, le ski alpin est en voie de détrôner le ski de fond. Les purs et durs de la randonnée, tel le personnage de Rochat, propriétaire d'une auberge dans l'univers fictif de ce roman, continuent de parcourir les pistes en forêt créées dans les années 1920 et 1930, mais ils sont désormais en minorité. Concentrés au nord de Montréal, qui est devenu dans les années 1930 la région touristique d'hiver la plus renommée de l'Amérique du Nord, les centres de ski parsèment l'ensemble du Québec habité. Les moniteurs de ski, profession créée en 1939, trônent au sommet de la hiérarchie, en compagnie de l'élite des amateurs. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le ski féminin s'est affirmé, porté par les figures de grandes championnes telles Rhona et Rhoda Wurtele, de Westmount, ou encore Gaby Pleau, de Québec.

En 1950, on crée l'Association des clubs de ski de Montréal. Regroupés dans les clubs de ski paroissiaux, les Canadiens français de la métropole adoptent le ski en masse. L'autobus et l'automobile font concurrence aux trains de neige. Équipement, vêtements, remonte-pentes, transport, enseignement, hébergement : le ski est devenu une industrie. Dans la vie de *Mathieu*, le jeune intellectuel atone et dépressif mis en scène par Françoise Loranger, le ski, activité tonique, aura un pouvoir rédempteur.

Zone de turbulences

« Aujourd'hui, je n'ai rien fait. J'ai fait du ski de fond », écrira Félix Leclerc un jour dans son journal. À l'instar du poète de l'île d'Orléans, qui trouvait dans ses randonnées le véhicule de ses méditations, des milliers d'autres Québécois adopteront le ski de fond dans les années 1970. Porteur de toutes les causes qui agitent le Québec d'alors – retour à la terre, simplicité matérielle, rejet de la compétition, découverte du pays –, le ski de fond réintègre en quelques années la place qu'il avait perdue dans le monde des sports d'hiver.

Les turbulences des années 1970 n'épargneront pas davantage le ski alpin, contesté de l'intérieur. Sur les pistes du Québec, des jeunes aux cheveux longs pirouettent et virevoltent : le ski acrobatique obtient en 1979 la sanction des autorités internationales. Cent ans après l'expédition solitaire d'un Norvégien entre Montréal et Québec, le ski fête son centenaire dans les neiges du Québec. ■



Une bonne détente avant l'heure du thé, vers 1890. Centre d'archives de Québec, fonds Sir George Garneau.
Photographie : Jean-Georges Garneau.

Les sports féminins au Québec, 1920-1960

par ÉLISE DETELLIER, doctorante en histoire à l'Université de Montréal
et boursière du concours 2009-2010 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ

Les collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) sont précieuses pour enrichir les connaissances sur l'histoire des sports féminins, un aspect encore peu connu de la vie passée des Québécoises. Les dizaines de photographies de sportives prises entre 1930 et 1960 par Conrad Poirier (Centre d'archives de Montréal, P48) donnent des indices appréciables sur les endroits qu'elles fréquentaient et les costumes qu'elles portaient. Le fonds d'archives de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (Centre d'archives du Saguenay-Lac-Saint-Jean, P55) informe sur la manière dont l'Église a administré de 1931 à 1943 la Palestre nationale, un centre sportif mixte montréalais réservé aux franco-catholiques. Plusieurs documents conservés dans la Collection nationale, à la Grande Bibliothèque, notamment des périodiques médicaux, des revues pédagogiques et différentes publications de l'Église catholique, fournissent également des indications utiles sur la manière dont les sports féminins étaient conçus et pratiqués. En outre, BAnQ possède la collection microfilmée du quotidien *The Montreal Star*, dans lequel paraissaient les chroniques de la médaillée olympique Myrtle Cook, une source inestimable d'information puisque les sportives ont laissé peu de traces écrites. Ces documents m'ont permis de mieux saisir comment se sont développés les sports féminins à une époque où plusieurs acteurs sociaux s'inquiétaient du nombre croissant de sportives¹. ►



Fête dans une piscine du Young Women's Christian Association, 18 décembre 1937. Centre d'archives de Montréal, fonds Conrad Poirier. Photographie : Conrad Poirier.



Mariam Edger et Henriette Groulx, employées de la Canadian Pacific Railway Company, en tenue de tennis, 26 juillet 1937. Centre d'archives de Montréal, fonds Conrad Poirier. Photographie : Conrad Poirier.

Bref historique des sports féminins au Canada

Dès le XIX^e siècle, au Québec comme ailleurs en Occident, des femmes aisées patinent, nagent, jouent au golf ou au tennis et se regroupent dans des associations sportives. Au cours de la dernière décennie de ce siècle, la mise en marché de la bicyclette à un prix abordable marque la popularisation des sports féminins au Canada. Ce phénomène se propage parmi les jeunes femmes urbaines issues des milieux ouvriers et aisés et, à part la boxe et la lutte, elles s'adonnent à presque tous les sports. Les années 1920 incarnent l'apogée des pratiques qui se déploient depuis une trentaine d'années². Même si elle demeure marginale par rapport à d'autres activités féminines de l'époque, cette participation grandissante des femmes au domaine sportif, alors plus volontiers associé aux hommes, entraîne des débats entre des médecins, des professeurs d'éducation physique, des journalistes, des sportifs et sportives ainsi que des membres de l'Église catholique, débats qui mettent en évidence les diverses conceptions des sports féminins et leurs influences sur les pratiques.

Les compétitions féminines, une pratique controversée

En 1929, Myrtle Cook entame une carrière au quotidien *The Montreal Star*, le journal le plus lu par la communauté anglophone de la ville. Ses chroniques, « In the Women's Sportlight », publiées pendant pas moins de 40 ans, constituent une fabuleuse source d'information sur les activités sportives féminines dans la ville, au pays et sur la scène internationale, et favorisent l'organisation de compétitions féminines, une pratique alors controversée. Par exemple, Arthur S. Lamb, médecin et directeur de l'École d'éducation physique de l'Université McGill, affirme que les femmes n'ont pas les capacités physiques nécessaires pour atteindre les performances qu'exigent les compétitions de haut niveau. Il appuie ses arguments sur la théorie du déterminisme biologique, selon laquelle le corps des femmes serait « naturellement » fragile et délicat, inférieur à celui des hommes et entièrement voué à la maternité.

Les idées de Lamb rejoignent celles de la majorité de ses contemporains au Canada et ailleurs en Occident. Comme lui, la plupart des médecins, des professeurs d'éducation physique et des journalistes considèrent que les femmes doivent pratiquer des sports afin d'être en meilleure santé et de pouvoir ainsi donner naissance à des enfants sains et vigoureux. En même temps, la crainte que des sports physiquement exigeants abiment le corps maternel, jumelée à celle de voir des femmes se masculiniser, les rend frileux à l'égard de la participation féminine aux sports. Chez les Canadiens français, ces inquiétudes sont exacerbées en raison du mouvement nationaliste qui appréhende, plus qu'ailleurs au Canada, que les femmes délaissent leurs rôles d'épouse et de mère si elles participent plus activement à la sphère publique, lieu où se déroulent les activités sportives. En outre, la réticence des religieux en ce qui concerne les maillots de bain et les shorts féminins, deux costumes sportifs, augmente également la difficulté des Canadiennes françaises à se frayer une place dans le monde des sports³.



Match de volleyball féminin à la Palestre nationale de Montréal, 27 novembre 1947. Centre d'archives de Montréal, fonds Conrad Poirier.
Photographie : Conrad Poirier.

Des sportives montréalaises

Les Canadiennes françaises pratiquent néanmoins certains sports. À la Palestre nationale, elles jouent par exemple au basketball, au badminton ou au volleyball et suivent des cours de natation ou d'escrime. Cécile Grenier, enseignante à la Commission des écoles catholiques de Montréal, élabore pour les écolières des programmes d'éducation physique qui incluent des sports. Des francophones prennent également part aux activités qu'organisent les anglophones, comme Simonne Cauchon qui, en 1930, joue dans la Montreal City & District Ladies' Hockey League. Mais l'étude des pratiques sportives féminines à Montréal montre que les sports sont plus développés du côté anglophone de la ville. Les femmes y fréquentent les centres sportifs de la Young Women's Christian Association, de la Montreal Athletic Amateur Association et de la Young Women's Hebrew Association. Pour leur part, les écolières et les étudiantes ont accès aux écoles protestantes et à l'Université McGill, mieux équipées pour la pratique des sports que les établissements catholiques et francophones. Les anglophones pratiquent également une plus grande variété de sports. Elles sont, par exemple, plus nombreuses à jouer à la softball et au hockey ou à s'entraîner à l'athlétisme.

En somme, les débats sociaux québécois, tout comme ceux qui ont cours ailleurs au Canada et dans le monde occidental, mettent en évidence l'angoisse sociale que suscite l'entrée grandissante des femmes dans le monde des sports, surtout à partir des années 1920. Si cette réaction n'est pas propre au Québec, des Canadiens français témoignent néanmoins d'une inquiétude plus vive devant la menace que représenteraient les sports féminins pour le corps maternel et la modestie féminine. Une brève étude des pratiques sportives des Montréalaises confirme les réticences plus aiguës de la communauté canadienne-française à l'égard de la participation des femmes aux sports. Pour les nationalistes et l'Église catholique, les femmes devaient avant tout trouver un mari pour fonder une famille; il semble que, selon eux, les sports ne contribuaient que dans certaines circonstances à faire des Canadiennes françaises de bonnes épouses et de bonnes mères de famille. ■

1. Des fonds d'autres institutions ont également été utilisés, notamment : Université du Québec à Montréal, Service des archives et de gestion des documents, fonds de la Palestre nationale (1P); Université du Québec à Montréal, SAGD, fonds Cécile Grenier (71P); McGill University Archives, Faculty of Education fonds (R.G. 30); Bibliothèque et Archives Canada, fonds d'archives du YWCA de Montréal (MG28I240).
2. Helen Lenskyj, *Out of Bounds – Women, Sport and Sexuality*, Toronto, Women's Press, 1986; Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1996; Margaret Ann Hall, *The Girl and The Game – A History of Women's Sport in Canada*, Peterborough, Broadview Press, 2002.
3. Elise Detellier, « Bonifier le capital humain » – Le genre dans le discours médical et religieux sur les sports au Québec, 1920-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 3-4 (hiver/printemps 2009), p. 473-499.

Viv(+)e
les sports!

Album souvenir

Le choix d'une activité physique est une affaire de goût et de mode. Qu'on soit amateur de sports d'hiver ou d'été, de groupe ou individuels, on garde généralement de bons souvenirs de ces moments privilégiés de détente... et de dépense énergétique. Voici quelques images tirées des collections de BANQ qui ravivent ces souvenirs.



①



②



③



④

Voir les légendes à la page 51.



5



6



7



8



9



10

Le sport dans les romans québécois

par ESTHER LAFORCE, bibliothécaire, Direction de la référence et du prêt

Si le hockey est sans doute le sport qui revient le plus souvent dans les romans québécois, le baseball y fait également bonne figure. Un bref aperçu de quelques titres de la littérature québécoise démontre que le monde du sport n'est pas en reste dans l'imaginaire de nos auteurs.

Plusieurs romans québécois ont notre sport national, le hockey, comme thème central de leur récit. Ainsi, *Le Rocket*, de Roch Carrier (Stanké, 2000), se présente comme un hommage au célèbre joueur des Canadiens Maurice Richard. Cet auteur a également écrit *Le chandail de hockey* (Toundra, 1984), un conte dont les billets de 5 \$ portent un extrait. *Train de nuit pour la gloire* ou *45 jours à la conquête de la coupe Stanley* est un roman d'humour de Richard Garneau (Stanké, 1995), journaliste et commentateur sportif bien connu de Radio-Canada, qui met en scène les joueurs et dirigeants des Canadiens de Montréal du début des années 1960. Enfin, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, de Marc Robitaille (VLB, 1987), porté au grand écran en 1998, est le récit d'un hiver dans la vie d'un garçon de 10 ans passionné de hockey. Le second roman de l'auteur, *Un été sans point ni coup sûr* (Les 400 coups, 2004), adapté pour le cinéma en 2008, est également l'histoire d'un enfant, passionné de baseball dans ce cas-ci. Les amateurs de ce sport estival prendront d'ailleurs plaisir à feuilletter ce roman, en raison des très nombreuses photos qui agrémentent le récit.

Si le baseball est le sport emblématique des États-Unis, il passionne également les Québécois et revient régulièrement dans la littérature d'ici. Outre *Un été sans point ni coup sûr*, on se souviendra du personnage de Guillaume dans *Les Plouffe* de Roger Lemelin (Bélisle, 1948), l'athlète de la famille, habile joueur de baseball attendant de se faire recruter par les Reds de Cincinnati. Plus récemment, *Il pleut des rats* de David Homel (Actes Sud / Leméac, 1992), présente le personnage de Zeke Justice, père d'origine québécoise d'une famille américaine, vedette locale de baseball dont les espoirs de renommée au sein d'une équipe de la ligue majeure seront brisés.

On trouve d'autres sports dans les romans québécois. Bryan Perro, auteur bien connu des jeunes, raconte dans *Pourquoi j'ai tué mon père* (Les Intouchables, 2002) l'entraînement difficile pour le marathon de Montréal d'un jeune garçon contraint d'obéir à un père tyrannique. Enfin, le premier roman de Michel Désautels, un autre journaliste et animateur à Radio-Canada, *Smiley* (VLB, 1998), lui a été inspiré par sa couverture des Jeux olympiques d'Atlanta en 1996. Ce roman lui a valu le prix Robert-Cliche en 1998.

Pour terminer, soulignons que la base de données Romans@lire, disponible sur le portail de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, au www.banq.qc.ca, permet de repérer d'autres romans portant sur différents sports, notamment grâce à la recherche par sujet et par personnage. Les lecteurs trouveront tous les romans québécois à la Collection nationale de la Grande Bibliothèque pour consultation sur place. Ils peuvent aussi les emprunter dans la section Arts et littérature de la Grande Bibliothèque. ■

RICHARD GARNEAU

TRAIN DE NUIT POUR LA GLOIRE

45 jours à la conquête de la coupe Stanley



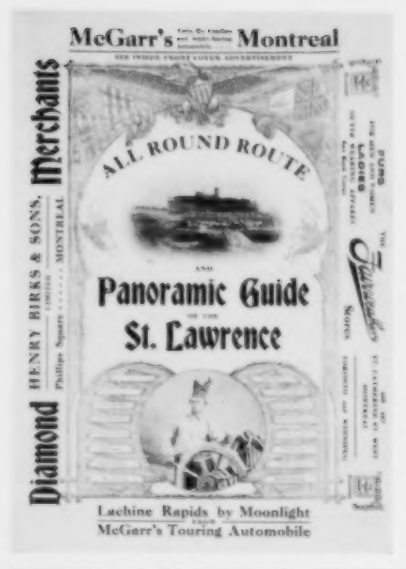
Richard Garneau, *Train de nuit pour la gloire - 45 jours à la conquête de la coupe Stanley*, Montréal, Stanké, 1995.

MARC ROBITAILLE

Un été sans point ni coup sûr



Marc Robitaille, *Un été sans point ni coup sûr*, Montréal, Les 400 coups, 2004.



All Round Route and Panoramic Guide of the St. Lawrence Montreal
Canada Railway News Co. 1912.
page couverture

Le guide de voyage au fil du temps

par MICHÈLE LEFEBVRE, agente de recherche,
Direction de la recherche et de l'édition

L'homme a toujours aimé décrire ses voyages afin de partager avec ses semblables ses coups de cœur et ses mésaventures. La quantité de récits de voyage qui nous sont parvenus l'atteste bien. Mais certains auteurs s'attachent aussi, dès le Moyen Âge, à fournir des itinéraires précis pour guider ceux qui voudraient les suivre sur les chemins étrangers.

Les guides touristiques n'acquiesçaient cependant leurs caractéristiques modernes qu'au tournant du XIX^e siècle, alors que se généralise la tradition du « Grand Tour », ce tour d'Europe que les riches Anglais ont l'habitude d'effectuer après avoir terminé leurs études. L'apparition du chemin de fer rend les déplacements beaucoup plus aisés et balise les parcours touristiques de voyageurs toujours plus nombreux.

Portatifs, illustrés, dotés de cartes géographiques, les guides de voyage, autrefois attachés à décrire exclusivement des sites touristiques, doivent désormais fournir des renseignements pratiques et exacts sur le transport, l'hébergement et la restauration, notamment. Ces données changeantes exigent des mises à jour régulières; les guides Murray, Baedeker et Joanne, les plus populaires, font l'objet de fréquentes révisions et rééditions au XIX^e siècle. Au Canada, le *Hunter's Panoramic Guide from Niagara Falls to Quebec* est bien connu.

Dans le deuxième quart du XX^e siècle, le voyage, auparavant l'apanage des plus nantis, commence à se démocratiser, entre autres avec l'introduction des vacances payées et la multiplication des automobiles, devenues accessibles aux classes moyennes. Les guides reflètent cette réalité en proposant des hôtels et des restaurants abordables et en ajoutant à leurs circuits touristiques traditionnels, qui longent les voies ferrées, de nouveaux itinéraires routiers. La compagnie de pneumatiques Michelin conçoit son propre guide et en fait un outil promotionnel; celui-ci signale notamment les garages ponctuant les routes.

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les guides touristiques s'attardent à la description des monuments historiques, des paysages pittoresques et de tout site qui « mérite d'être vu », mais ils s'intéressent peu aux conditions de vie et à la culture des populations des pays décrits. L'Américain Eugene Fodor tente de combler ce vide dans ses guides, publiés dès 1936. Son compatriote Arthur Frommer rédige à la fin des années 1950 un guide destiné à permettre aux touristes désargentés de visiter l'Europe avec un budget de 5 \$ par jour. Selon lui, cette manière de voyager offre au visiteur – qui doit vivre « chez l'habitant » et manger dans les petites cantines – la chance de s'imprégner de l'âme des « gens du coin ». Le voyage devient une occasion de rencontres, d'ouverture aux autres.

La génération hippie, fascinée par l'Orient et éprise de liberté, appelle une autre adaptation des guides touristiques. On fait le tour du monde à pied. Le *Guide du routard*, apparu dans les années 1970, se veut insolent, engagé, humaniste et humoristique. Tout le monde voyage désormais, d'autant plus que l'avion raccourcit les distances.

Depuis les années 1980, on assiste à une multiplication des formats, des formules et des factures des guides, qui vont du livre de poche sur papier journal à l'ouvrage richement illustré, du répertoire de renseignements pratiques à l'album thématique. Les guides québécois Ulysse sont nés dans cette mouvance. Le Web contribue depuis peu à révolutionner le monde des guides touristiques. Voyager virtuellement est devenu possible et les grands éditeurs de guides doivent maintenant proposer de l'information récente et des services en ligne. Ils ne peuvent plus se contenter d'offrir au touriste une simple version imprimée annuelle.

En suivant l'évolution du guide de voyage dans le temps, c'est, d'une certaine façon, l'histoire de notre société et de nos mentalités que nous découvrons. ■

L'estampe sous toutes ses formes

par ÉRIC FONTAINE, rédacteur-réviseur,
Direction de la programmation culturelle

Le 11 mai 2010, à l'orée de la belle saison, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) proposera pour la première fois une exposition présentée simultanément dans les salles d'exposition principales de la Grande Bibliothèque et du Centre d'archives de Montréal. Réunissant 88 artistes et mettant en valeur plus d'une centaine d'œuvres issues en partie de la collection patrimoniale d'estampes de BANQ, *Ces artistes qui impriment - L'estampe au Québec depuis 1980* se veut un hommage à la discipline de l'estampe sous toutes ses formes.

Une équipe de spécialistes

Pour élaborer cette exposition d'envergure, BANQ a fait appel à l'historien et critique d'art Gilles Daigneault, coauteur, avec Ginette Deslauriers, de *La gravure au Québec, 1940-1980*, et co-commissaire, avec Madeleine Forcier, de l'exposition internationale d'estampes contemporaines *Imprimatur* (Galerie Graff, Centre des arts Saidye Bronfman et Galerie de l'UQAM, 1994). Il a aussi collaboré à l'ouvrage *Jean Paul Riopelle - Catalogue raisonné des estampes* (2005). Le commissaire a examiné les principales collections publiques d'estampes, passé en revue les catalogues de toutes les biennales québécoises et visité de nombreux ateliers collectifs et privés. « Cette exposition n'a pas la prétention de brosser un tableau historique des trois dernières décennies ni de raconter une histoire, explique-t-il dans son avant-propos au catalogue qui accompagnera l'exposition. [...] Tant les artistes que leur production ont été sélectionnés à la pièce, pour leurs seules qualités individuelles, sans idée préconçue de ce que devait être l'ensemble de l'exposition. »

En appui au commissaire : une équipe pluridisciplinaire pour créer l'unité dans la divergence, suggérer des lectures possibles et faire naître des interrelations de la proximité d'autant d'œuvres et d'imaginaires divergents. Le design de l'exposition a été confié aux mains habiles de Diane Bernier. Spécialisée en design et en gestion de projets d'exposition, celle-ci allie une vision novatrice à une expertise poussée des techniques de fabrication et des matériaux. Architecte de formation, Philippe Legris apposera sa griffe à la conception graphique. Il a acquis une expérience dans le domaine muséal en travaillant à plusieurs expositions et produits imprimés dérivés, notamment *L'Institut canadien de Montréal : tolérance et liberté de penser* (Grande Bibliothèque, 2009). Enfin, Lucie Bazzo, qui conçoit des éclairages pour la danse (O Vertigo, Jean-Pierre Perreault, José Navas, les Ballets jazz de Montréal) et le théâtre (Robert Lepage, Denis Marleau, Wajdi Mouawad, Marcel Pomerlo) depuis plus de 20 ans, signera l'éclairage.

Un hommage à l'estampe québécoise

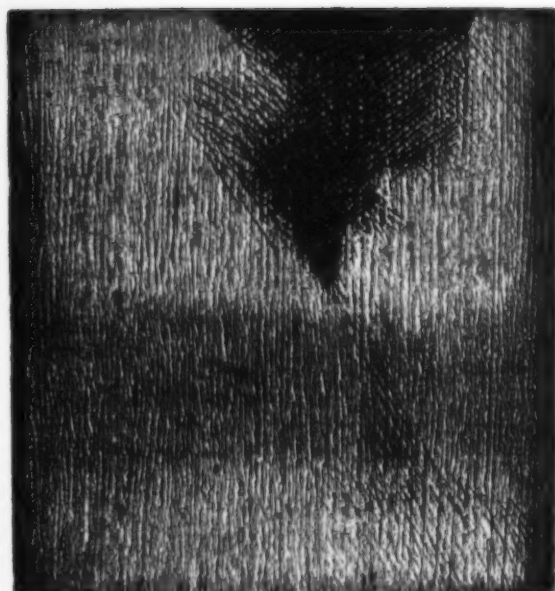
Pourquoi un hommage à l'estampe québécoise ? Il y a d'abord que BANQ possède la collection d'estampes québécoises la plus importante et la plus exhaustive au Canada. Il est tout naturel pour BANQ d'orchestrer une manifestation de cette envergure afin de révéler au public la richesse et la remarquable diversité de ses collections.

Il y a aussi des raisons purement artistiques. Si, comme l'affirme Gilles Daigneault, la discipline est un peu tombée en disgrâce au cours des 30 dernières années, il affirme aussi qu'« il est probable que l'estampe ait rarement donné lieu à des œuvres aussi stimulantes et aussi novatrices que maintenant ». Le foisonnement de l'estampe québécoise depuis 1980 est tel qu'une exposition majeure s'imposait et même, ajoute le commissaire, que BAnQ aurait facilement pu remplir une troisième salle. Depuis *L'art québécois de l'estampe, 1945-1990*, exposition présentée au Musée du Québec en 1996, on n'a pas réuni au Québec les œuvres d'un nombre aussi important d'artistes qui ont pratiqué l'estampe.

L'exposition consacrera une première section aux années 1960, que certains qualifient d'âge d'or de la discipline de l'estampe au Québec. On y trouvera des œuvres d'artistes reconnus tels Pierre Ayot, René Derouin, Albert Dumouchel, Yves Gaucher, Betty Goodwin, Jacques Hurtubise, Richard Lacroix, Janine Leroux-Guillaume, Robert Savoie, Serge Tousignant et Irene F. Whittome. « Des maîtres et des disciples (qui deviendront rapidement des maîtres à leur tour), explique Gilles Daigneault dans son avant-propos, de grands solitaires aussi (ou presque), des habitués des ateliers et des nomades, de prestigieuses traditions et leurs transgressions de toutes sortes (en tout état de cause, par des techniciens prodigieux), du noir, du blanc et de la couleur, toutes les techniques disponibles à l'époque, toutes les confrontations et tous les recoupements qui créent un milieu dynamique. » ►



Albert Dumouchel, *Mariage de l'oncle Neufthale & de tante Hermette*, estampe (lithographie)
45,5 x 61 cm, s. l. n. d., 1965



Richard Lacroix, *Brise marine*, estampe (eau forte), 76 x 56,3 cm, Montréal, Guide graphique, 1963

Une variété de procédés techniques

Les autres sections regrouperont les estampes par procédés techniques. Une première sera réservée aux estampes « classiques », réalisées par des artistes qui ont une habitude certaine de la discipline, notamment Louis-Pierre Bougie, René Donais, François-Xavier Marange, Marc-Antoine Nadeau, Julie Pelletier, Francine Simonin, François Vincent et Robert Wolfe.

Tout à côté se trouvera une autre section d'estampes classiques, réalisées cette fois par des artistes qui n'ont qu'une pratique occasionnelle de la discipline mais qui comptent parmi les créateurs les plus importants de leur génération, entre autres Dominique Blain, Serge Lemoyne, Guido Molinari, Rober Racine et Françoise Sullivan.

L'estampe numérique fera également l'objet d'une zone où seront regroupés 16 artistes de fort calibre - au nombre desquels on compte quatre lauréats du prix Paul-Émile-Borduas - qui impriment numériquement. Mathieu Beauséjour, Bonnie Baxter, Michel Goulet, Ariane Thézé et Françoise Tounissoux, pour ne nommer que ceux-là, viennent de tous les horizons. « Ils sont peintres, sculpteurs, photographes ou artistes multidisciplinaires, poursuit Gilles Daigneault dans son introduction. Leurs images se démarquent de leur production habituelle et viennent rafraîchir une certaine idée qu'on se fait de l'estampe. »

Dans deux autres sections sont rassemblées les œuvres d'artistes qui ont réalisé des estampes « atypiques », élaborées avec des matériaux mixtes. Notons que les Maria Chronopoulos, Pierre Durette, Catherine Farish et Betty Goodwin ont aussi une production plus traditionnelle, mais ils sont présents ici, explique le commissaire, « à cause de l'à-propos et de la justesse de leurs déviations, qui en disent beaucoup sur les ressources de la discipline ».

Dans une autre section, un ensemble à la fois hétéroclite et cohérent de 10 grands formats, qui sont, pour Gilles Daigneault, « des morceaux de bravoure qui discutent aussi à leur manière sur les limites de la pratique de l'estampe », signés, entre autres, Thomas Corriveau, René Derouin, Françoise Lavoie et Jean Paul Riopelle.

Enfin, la section de livres d'artistes comprendra trois suites exceptionnelles d'estampes (Andrew Dutkewych, Louise Masson et Irene F. Whittome) qui ont emprunté cette forme de présentation, en plus de deux expériences originales (Barbara Steinman et Richard Ste-Marie) qui donnent envie de voir une exposition complète sur le sujet.

En complément, des visites commentées, des conférences, des projections de films, des rencontres d'artistes et des débats qui contribueront, nous l'espérons, à faire de cette exposition un événement marquant dans le milieu des arts visuels au Québec en 2010-2011. « Nous voulons montrer, déclare le commissaire Gilles Daigneault, qu'une exposition d'estampes contemporaines est d'abord une exposition d'art contemporain tout court. » ■



Mathieu Beausejour, *Commi et Portugal*, impression numérique, 64,7 x 49,4 cm, entre 2003 et 2006. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec.

L'estampe à BAnQ

par ÉLISE LASSONDE, spécialiste de collections,
Direction de la recherche et de l'édition

La collection patrimoniale d'estampes de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) regroupe plus de 25 000 planches réalisées par plus de 1500 artistes, principalement québécois. Rassemblée depuis l'élargissement du dépôt légal, en 1992, cette collection s'enrichit continuellement grâce à la production actuelle de créateurs chevronnés et émergents. Bien que principalement constitué d'œuvres produites après 1950, cet ensemble compte des œuvres réalisées dès le début du ^{xx}e siècle. Il constitue une véritable anthologie des styles, des techniques et des courants artistiques qui caractérisent l'estampe québécoise.

Afin de témoigner des avancées techniques ainsi que des expérimentations incessantes effectuées par les artistes, la *Politique de développement de la Collection patrimoniale de BAnQ* inclut dorénavant l'estampe numérique, une image numérique imprimée sur papier. Ce procédé s'ajoute donc aux techniques traditionnelles, dont les principales sont le bois gravé, la linogravure, l'eau-forte, le burin, l'aquatinte, la lithographie et la sérigraphie, offrant ainsi un portrait fidèle de l'évolution de la création artistique au Québec. ■

ENTRETIEN AVEC MICHEL HUARD ET ÉRIK RIVARD, REPRÉSENTANTS DES USAGERS DE BANQ AU CONSEIL D'ADMINISTRATION

par CAROLE PAYEN, secrétaire générale et directrice du bureau de la présidence

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) compte deux postes de représentants des usagers au sein de son conseil d'administration. L'un est réservé à un abonné de l'île de Montréal, l'autre à un abonné de l'extérieur de l'île de Montréal. La durée de leur mandat est de deux ans.

En poste jusqu'à tout récemment à titre de représentant demeurant à l'extérieur de Montréal, Érik Rivard nous livre ses impressions au terme des deux mandats qu'il a effectués. Il a été remplacé récemment par Joëlle Fontaine-Gariépy. Michel Huard, représentant demeurant sur l'île de Montréal, sera quant à lui en fonction jusqu'à l'automne 2010.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de présenter votre candidature à l'élection des représentants des usagers de BANQ?

Michel Huard : J'ai applaudi le chantier pour la création de la Grande Bibliothèque, dès le début. Jusqu'à son ouverture, j'en ai suivi l'évolution et j'ai même pu visiter le chantier. L'idée que le Québec allait se doter d'une telle institution culturelle vouée à la conservation, à la recherche et à la diffusion de son patrimoine littéraire m'enthousiasmait. Il faut dire que je travaille dans le domaine de la muséologie et que l'accès de la population aux trésors de son patrimoine national est une de mes préoccupations.

Par la suite, plus je voyais se développer la programmation et les services de BANQ, plus je souhaitais participer au développement et au rayonnement de cette institution : je croyais que ma formation et ma profession pourraient servir.

Aussi, je suis convaincu de l'importance de la démocratisation de nos institutions et convaincu que la participation citoyenne est une valeur sociale à protéger. De plus, d'un point de vue totalement subjectif, je dirais que le simple fait de circuler aux abords de la Grande Bibliothèque ou du Centre d'archives de Montréal me rend heureux... J'aimerais tant avoir ce sentiment partout à Montréal.

Érik Rivard : D'abord intéressé par l'architecture de la Grande Bibliothèque et par l'énorme attention générale qu'elle suscitait, c'est par désir de m'impliquer dans une institution culturelle que j'ai présenté ma candidature à l'élection des représentants des usagers de BANQ. Utilisateur fréquent des banques de données de BANQ pour des raisons de recherche universitaire sur les archives photographiques de paysages et ensuite pour des recherches liées à ma profession, je m'intéressais aussi aux rouages d'une si grande institution.

Parlez-nous du processus électoral qu'il vous a fallu suivre.

Michel Huard : Lorsque j'ai pris connaissance de l'appel de candidatures sur les panneaux d'information de la Grande Bibliothèque, c'était la première fois que j'entendais parler de ce siège au conseil d'administration. Je me suis alors procuré le formulaire et les règlements sur le site Web de BANQ pour en savoir plus sur le mandat. J'avoue que le règlement concernant l'obtention de 20 appuis à ma candidature a refroidi mes ardeurs. Il m'a semblé que c'était une démarche ardue. Tout de même, je me suis prêté au jeu et, après une semaine de sollicitation auprès de ma famille, de mes amis et de mes collègues de travail, j'ai obtenu plus d'une trentaine de signatures. Ce qui m'a surpris et enthousiasmé, c'était de voir à quel point les gens étaient fiers de m'appuyer, fiers de l'institution où je souhaitais siéger. En plus, si j'étais élu, ils me disaient qu'ils me feraient part de leurs doléances... et de leur bonheur de fréquenter BANQ.

Comment concevez-vous votre mission de représentant des usagers ?

Michel Huard : Je ne me sens pas chargé d'une mission ; j'essaie plutôt de comprendre et de partager la vision de l'institution et d'appuyer les actions qui garantissent le maintien des principes qui l'ont vu naître : accessibilité et gratuité des équipements et des services, conservation du patrimoine, mise en valeur des collections, collaboration internationale, etc. BAnQ est un lieu de savoir qui doit profiter à toute la population et permettre le développement culturel de la société québécoise. J'essaie de toujours garder ce point de vue à l'esprit.

Érick Rivard : Le poste de représentant des usagers démontre le grand sens démocratique de l'institution et permet d'établir un lien privilégié entre la haute direction et l'utilisateur. Les préoccupations des usagers que le représentant côtoie peuvent ainsi être évoquées dans le principal lieu de décision de l'institution. Par sa présence au conseil, le représentant des usagers devient aussi les yeux et les oreilles de tous les usagers et peut participer aux orientations de l'institution.

Dans les faits, comment avez-vous exercé votre mandat ?

Michel Huard : Je me suis tout d'abord, modestement, familiarisé avec l'institution, le conseil d'administration et le Comité sur les collections et les services, dont je suis membre. Maintenant, je comprends un peu plus les grands enjeux pour les usagers et, dans la suite de mon mandat, j'essaierai de voir comment ils peuvent s'impliquer un peu plus dans l'institution.

Érick Rivard : Depuis déjà quatre ans, en tant que représentant des usagers hors Montréal, ma présence au sein du conseil d'administration s'est principalement résumée à faire valoir le point de vue d'un usager virtuel de BAnQ, c'est-à-dire un usager pour qui BAnQ est d'abord et avant tout un portail Internet, des moteurs de recherche virtuelle, des collections multimédias et des prêts entre bibliothèques. Cette réalité est le fait de plusieurs Québécois qui, comme moi, fréquentent chaque jour l'institution, mais sans s'y déplacer physiquement.

Je me suis donc principalement intéressé non seulement au dossier de refonte du site Internet, auquel je tenais beaucoup personnellement, mais aussi à tous les dossiers touchant aux moteurs de recherche et aux technologies de l'information. Puisque je suis un des rares représentants autour de la table qui ne proviennent pas directement du domaine de la bibliothéconomie, je crois avoir pu porter un regard extérieur et nouveau sur les affaires courantes de l'institution.

Votre participation aux travaux du conseil d'administration de BAnQ a-t-elle modifié votre perception de l'institution ?

Michel Huard : Oui et non. Non : je suis toujours convaincu que BAnQ est une institution nationale de très grande envergure pour le Québec et un modèle de succès pour la communauté internationale. Oui : c'est une institution à découvrir ; il y a de nombreux services pour les usagers ; les champs de compétence et les chantiers de développement sont nombreux et de taille. Un ami usager me disait, devant l'immense succès de la Grande Bibliothèque notamment, que la population montréalaise « attendait » cette institution. Ma participation aux travaux du conseil d'administration me fait réaliser, par ailleurs, combien un tel succès engendre aussi ses problèmes de gestion. Toutefois, le défi est devenu essentiel pour la poursuite du développement culturel du Québec.

Érick Rivard : Bien que ma perception de l'institution ait déjà été très positive au départ, ma participation aux travaux du conseil d'administration m'a permis de découvrir des gens passionnés par le domaine de la bibliothéconomie. J'ai aussi découvert une institution tournée directement vers la satisfaction de sa clientèle et soucieuse de s'améliorer constamment. ■

LE CATALOGUE NOUVEAU EST ARRIVÉ

par **MARYSE TRUDEAU**, directrice des acquisitions et du traitement documentaire de la collection de prêt et de référence

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) a mis en ligne en janvier une nouvelle interface de son catalogue public Iris. Avec plus d'un million et demi de visites annuelles, le catalogue Iris est sans contredit l'outil de recherche le plus utilisé par les usagers de BANQ. Il permet de repérer tous les documents publiés qui font partie des collections de BANQ, peu importe leur nature, leur support et leur localisation.

Cette refonte constitue la première étape du renouvellement des interfaces de recherche du portail de BANQ, la prochaine étant la mise en ligne d'un instrument qui cherchera simultanément dans plusieurs sources : dans le catalogue Iris, dans Pistard, qui permet de repérer des archives parmi tous les fonds que conserve BANQ, ainsi que dans les collections numériques. Avec le développement de cette nouvelle génération d'interfaces, BANQ vise une harmonisation de celles-ci ainsi qu'une plus grande convivialité au bénéfice des utilisateurs.

La recherche

Cette nouvelle version de l'interface de recherche du catalogue Iris présente en page d'accueil une boîte de recherche simple, à la manière de Google. On y inscrit le nom d'un auteur, un titre ou un sujet, et la recherche est lancée par défaut parmi tous les types de documents : livres, disques, films, etc. La recherche avancée, toujours disponible, offre maintenant un plus grand nombre d'index pour les chercheurs et les professionnels.

Les résultats

La liste des résultats a été simplifiée et aérée. Plusieurs résultats sont accompagnés d'une imagerie représentant la couverture du document ou une image réduite du document numérisé lui-même.

Grâce à Solr, un engin de recherche libre intégré au logiciel, les résultats sont regroupés en facettes, ce qui permet de raffiner la recherche selon différents critères, par exemple le type de document, la langue, l'année de publication, le sujet, et même selon le fait que les documents sont disponibles ou non.

Le dossier d'abonné

La navigation dans le dossier d'abonné a elle aussi été simplifiée. De plus, certaines nouveautés seront fort appréciées par les usagers. Par exemple, lorsqu'ils réserveront un document, le rang qu'ils occupent dans la liste d'attente sera affiché. Ils pourront aussi consulter la liste des documents qu'ils ont déjà empruntés.

Le catalogue Iris a ainsi ouvert la porte à une nouvelle génération d'instruments de recherche dans les collections de BANQ. ■



La révision 2009 du *Plan de classement des enregistrements sonores* de BANQ est en ligne !

par MÉLANIE DUMAS, bibliothécaire,

Direction des acquisitions et du traitement documentaire de la collection de prêt et de référence

Le *Plan de classement des enregistrements sonores* de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) a été créé en 2003. Après cinq années d'utilisation, avec près de 150 000 titres classés, une révision du plan s'est avérée nécessaire afin de refléter l'évolution des genres musicaux et de mieux répondre aux besoins de publics spécifiques.

Un peu d'histoire

C'est à la suite de l'examen des différents systèmes de classement existants que l'institution a constaté la nécessité d'élaborer un plan de classement qui non seulement servirait à classer les enregistrements sonores diffusés à la Grande Bibliothèque mais serait aussi mis à la disposition des bibliothèques qui souhaiteraient en tirer parti. Outre les systèmes de classement utilisés dans les bibliothèques, plusieurs classifications ont été explorées, dont celles des libraires et des disquaires, des annuaires et des répertoires en ligne. L'élaboration d'un plan de classement pour les enregistrements sonores visait les objectifs suivants :

- concevoir un plan de classement organisé par genre musical afin de favoriser le butinage et la découverte;
- offrir un plan de classement pouvant s'adapter et convenir aux collections de toutes tailles;
- proposer un outil flexible, pouvant être développé de manière à suivre l'évolution des genres musicaux au cours des années;
- fournir un outil convivial, tant pour les bibliothécaires que pour les usagers.

Ainsi, en novembre 2003, une première version du *Plan de classement des enregistrements sonores* fut soumise à des bibliothécaires issus majoritairement de bibliothèques publiques possédant une importante collection musicale. Les commentaires recueillis lors de cette consultation ont permis d'enrichir le système de classement proposé.

La révision de 2009

En 2009, le processus de révision a réuni les professionnels responsables du traitement documentaire des enregistrements sonores à BANQ ainsi que leurs collègues des services aux usagers. Au terme de l'expression des besoins de chacun, d'échanges et d'analyse, trois changements principaux ont été apportés.

D'abord, le classement de la musique classique par compositeur a été simplifié. Il est maintenant basé uniquement sur le nombre d'instruments pour la musique instrumentale. La musique vocale est classée en fonction du texte : profane ou sacré. Ce changement permet par exemple de regrouper toutes les cantates de Bach sous un même indice.

Aussi, afin de faciliter le repérage de genres musicaux que les vedettes-matière ne permettent pas de regrouper aisément, deux nouvelles catégories ont été créées : Musique amérindienne et inuite et Musique actuelle.

Enfin, une révision globale des notes d'application destinées au personnel des bibliothèques a été réalisée. Ces notes clarifiées et enrichies sont illustrées de nouveaux exemples. Elles faciliteront ainsi l'utilisation du *Plan de classement des enregistrements sonores*.

La révision 2009 du *Plan de classement des enregistrements sonores* est disponible sur l'intranet de BANQ destiné au personnel des bibliothèques. ■



UN COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LE THÉÂTRE FRANCOPHONE À BANQ

par SOPHIE MONTREUIL,
directrice de la recherche et de l'édition

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) a été l'hôte, du 28 au 31 octobre dernier, du colloque international *L'Amérique francophone pièce sur pièce*. Plus de 70 personnes se sont réunies à la Grande Bibliothèque pour faire un bilan historique et critique des pratiques dramaturgiques qui ont eu cours au Québec, au Canada français, aux États-Unis et dans les Caraïbes au cours des quatre dernières décennies. Du texte dramatique à l'acte de représentation, dramaturges, metteurs en scène, chercheurs et créateurs ont partagé leur expérience et leur savoir d'un art vivant, à la fois héritier de traditions, épris de liberté et ouvert sur le monde.

C'est avec une lecture publique expressément conçue par le Centre des auteurs dramatiques pour cette occasion que s'est ouvert le colloque. Dirigée par Philippe Lambert, *Voix du théâtre francophone en Amérique depuis 1968* a permis aux spectateurs d'entendre des extraits de pièces de Michel Marc Bouchard, Grégoire Chabot, Normand Chaurette, Olivier Choinière, Maryse Condé, Jean Marc Dalpé, Daniel Danis, Carole Fréchette, François Godin, Emma Haché, Marie Laberge et Larry Tremblay. Les œuvres de plusieurs de ces dramaturges se sont retrouvées au cœur des travaux scientifiques et des discussions animées auxquelles les 35 communications et conférences au programme n'ont pas manqué de donner lieu. Grâce à deux tables rondes, les participants ont également eu la possibilité d'échanger avec des « praticiens » du théâtre sur des questions relatives à l'écriture dramatique et à la mise en scène.

Rappelons que le comité scientifique du colloque était composé de Gilbert David (Université de Montréal), Louis Patrick Leroux (Université Concordia), Jane M. Moss (Duke University, Caroline du Nord), Lucie Robert (Université du Québec à Montréal), Alvina Ruprecht



Le musicien Eric Asswad (photo du haut), la comédienne Markita Boies et le dramaturge Jean Marc Dalpé (ci-dessus) lors de la lecture publique



L'écrivain José Pliya et Gilbert David lors de la conférence inaugurale

(Université d'Ottawa), Jean-Pierre Ryngaert (Université Paris III) et moi-même. BANQ et le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (site Université de Montréal) ont présidé à l'organisation du colloque, en collaboration avec la Société québécoise d'études théâtrales, le Centre des auteurs dramatiques et le Centre de la francophonie des Amériques. Le colloque a bénéficié de l'aide financière du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. ■

Les nouvelles règles de communication des archives notariales du XX^e siècle

par JULIE FOURNIER et EVELYN KOLISH, archivistes, centres d'archives de Québec et de Montréal



Signature de l'entente entre Bibliothèque et Archives nationales du Québec et la Chambre des notaires du Québec, le 6 juillet 2009.

Première rangée, de gauche à droite : Denis Marsolais, président, Chambre des notaires du Québec (CNG); et Guy Berthiaume, président-directeur général, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ).

Deuxième rangée, de gauche à droite : Nicole Poulin, notaire, CNG; Normand Charbonneau, directeur du Centre d'archives de Montréal, BANQ; Evelyn Kolish, archiviste, BANQ; Carol Couture, conservateur et directeur général des archives, BANQ; Nathalie Provost, notaire, CNG.

1,25 km linéaire. Voilà la quantité d'archives notariales du xx^e siècle qui ont été versées dans les divers centres d'archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ) depuis 2007. En effet, ces archives peu accessibles dans les palais de justice ont enfin pu être versées à BANQ en conformité avec un nouveau délai de conservation, établi en collaboration avec le ministère de la Justice, qui stipule que les documents produits par un notaire doivent être versés 50 ans après la dernière minute du greffe.

Contrairement aux archives notariales des xviii^e, xviii^e et xix^e siècles déjà conservées par BANQ, ces nouveaux versements n'étaient pas accessibles aux chercheurs puisque les greffes des notaires du xx^e siècle contiennent des renseignements de nature confidentielle qui doivent être protégés en vertu du secret professionnel, tel que le prescrivent la *Loi sur le notariat*, le *Code des professions*, le *Code de déontologie des notaires* et la *Charte des droits et libertés de la personne*. Pour lever cet embargo qui empêchait BANQ de diffuser les archives notariales du xx^e siècle, des règles permettant de protéger le secret professionnel ont donc été établies par BANQ et la Chambre des notaires du Québec. Entérinées dans une entente formelle signée le 6 juillet dernier, ces règles assurent un équilibre entre la libéralisation de l'accès pour les uns et la protection des droits pour les autres.

Cette entente permet la communication des actes notariés datant de plus de 80 ans. Parmi les documents notariés de moins de 80 ans, tous les actes publiés aux bureaux de la Publicité des droits, jadis les bureaux d'enregistrement, sont également communicables. Les actes non publiés demeurent confidentiels, sauf pour des demandes de nature juridique. Malgré cette dernière restriction, les actes, répertoires et index rédigés il y a moins de 80 ans mais avant 1940 (soit de 1929 à 1939) pourront être communiqués à tous les chercheurs qui signeront une entente de confidentialité, à l'exception des testaments et des contrats de mariage. Soulignons également que ces chercheurs ne pourront pas consulter des répertoires ou des index dont la période chronologique chevauche la période de confidentialité prévue.

Le transfert systématique des greffes de notaires conservés dans les palais de justice et l'ouverture progressive de ces greffes en vertu de l'entente conclue avec la Chambre des notaires du Québec assureront un accès toujours croissant à ces archives si prisées par les chercheurs qui explorent les fonds conservés par la Direction générale des archives de BANQ. En effet, les archives notariales constituent une riche source documentaire pour la recherche historique et généalogique parce qu'elles touchent de nombreux aspects de l'activité sociale : vie familiale, questions foncières et autres sujets d'intérêt économique. ■

BANQ DONNE UN STAGE DE FORMATION EN NUMÉRISATION À PORT-AU-PRINCE

par ALAIN BOUCHER, chef de la Division de la numérisation, Direction générale des technologies de l'information et des télécommunications



Participants au stage sur le campus de l'Université Quisqueya, Port-au-Prince, juin 2009.

NDLR : Au moment de mettre sous presse, quelques jours après les deux séismes qui ont frappé Haïti en janvier dernier, nous avons appris avec soulagement que nos hôtes de la Bibliothèque haïtienne des Pères du Saint-Esprit avaient survécu à la catastrophe. Les édifices des bibliothèques de Port-au-Prince ont cependant subi de très graves dommages. BANQ participe activement à la chaîne de solidarité internationale qui s'organise pour étudier et mettre en œuvre les moyens de sauvegarder et de rendre de nouveau accessible le patrimoine documentaire haïtien.

Le Réseau francophone des bibliothèques nationales numériques (RFBNN) a été créé en 2006 à l'initiative de la Bibliothèque nationale de France (BNF) et de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ). Ce réseau a pour raison d'être la diffusion, à l'intention du public le plus large possible, des ressources offertes par les grandes institutions documentaires patrimoniales des pays francophones. Cette mise en valeur se réalise au moyen d'un portail Internet (www.rfbnn.org) en développement continu (15 pays sont membres du réseau à l'heure actuelle). Les activités du RFBNN bénéficient du soutien de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), notamment par l'entremise d'une de ses composantes, l'Institut de la francophonie numérique.

La coopération entre les pays du Nord et ceux du Sud est essentielle au développement du RFBNN. Elle s'est par exemple concrétisée à Paris en avril 2008 à l'occasion d'un stage de 10 jours qui a réuni des représentants de 15 pays francophones. Organisée par la BNF sous les auspices de l'OIF, cette activité de formation a permis aux participants de mettre en commun leur expérience et d'esquisser les modalités de leur coopération.

Quant au stage réalisé à Port-au-Prince du 1^{er} au 9 juin 2009, il a constitué une nouvelle étape dans le développement du RFBNN. Résolument axée sur la pratique, cette activité de formation a permis à 13 personnes de se familiariser avec les principes et les techniques de la numérisation. Ces participants provenaient de cinq institutions documentaires patrimoniales d'Haïti : les Archives nationales d'Haïti (quatre personnes), la Bibliothèque haïtienne des Pères du Saint-Esprit (deux personnes), la Fondation Culture Création (deux personnes), l'Université d'État d'Haïti (deux personnes) et l'Université Quisqueya (six personnes).

Deux représentants de BANQ (Mélanie Tremblay, technicienne principale en informatique, et moi-même) ont assuré l'animation de ce stage en collaboration avec Patrick Tardieu, directeur de la Bibliothèque haïtienne des Pères du Saint-Esprit du collège Saint-Martial d'Haïti, établissement fondé en 1865.

Le programme du stage

Il s'agissait, en sept jours, de couvrir une vaste matière : principes de la numérisation, normes et formats, techniques de numérisation des documents sur papier et sur support photographique (négatifs, diapositives), archivage et diffusion des documents, etc.

Au terme de leur formation, les participants ont obtenu sur DVD un ensemble de ressources qui leur serviront pour leurs futurs travaux : textes des présentations, aide-mémoire sur divers aspects de la numérisation et du traitement des fichiers numériques, documentation sur les appareils et les logiciels fournis par le RFBNN (avec la contribution financière de l'OIF), logiciels libres pour le traitement et l'organisation de fichiers, etc.

L'évaluation faite par les participants à la fin du stage a révélé un degré de satisfaction élevé, notamment en raison du caractère très pratique de cette formation. Le RFBNN prévoit organiser d'autres stages de cette nature au cours des prochains mois en Afrique et en Asie. ■



Le tamisage de la colle d'amidon

La colle d'amidon

par SÉVERINE CHEVALIER, restauratrice,
Direction de la sauvegarde des collections

Empruntée aux techniques traditionnelles de montage des œuvres orientales, la colle d'amidon est devenue indispensable au travail du restaurateur d'œuvres et de documents sur papier. De par ses qualités adhésives, sa stabilité et sa réversibilité, elle répond aux exigences du domaine de la conservation. Elle est fréquemment employée avec du papier japonais pour réparer des déchirures, combler des lacunes, renforcer par doublage ou effectuer un montage par pose de charnières.

Des colles prêtes à l'emploi sont disponibles dans le commerce, mais elles comprennent des additifs (tels que des fongicides) dont le vieillissement est souvent problématique. On préférera donc préparer soi-même la colle en prenant certaines précautions destinées à garantir ses qualités adhésives et sa stabilité. Par exemple,

il vaut mieux utiliser des outils en bois ou en plastique pour éviter d'introduire dans la colle des particules métalliques qui peuvent rouiller.

Selon le végétal dont il est extrait, l'amidon a des propriétés adhésives plus ou moins importantes. Ainsi, c'est celui issu du blé ou du riz qu'on utilise le plus en restauration mais il doit être purifié, c'est-à-dire débarrassé de son gluten, en partie responsable du jaunissement de la colle. Acheté sous forme de poudre, l'amidon est délayé dans trois à cinq parts d'eau froide déminéralisée ou distillée. Le mélange est ensuite cuit en brassant constamment : dans certaines recettes, on utilise un saucier ou un four à micro-ondes, mais cette étape est généralement faite dans une casserole à fond épais sur une plaque chauffante.

Pendant l'élévation de la température, l'eau pénètre dans les grains d'amidon qui se rompent quand la température de gélatinisation est atteinte : les chaînes moléculaires sont libérées. Retiré de la plaque chauffante, le mélange est alors laissé à refroidir et prend la consistance d'un gel qui peut être conservé au réfrigérateur pendant une semaine. Afin d'en augmenter le pouvoir adhésif, il est recommandé de passer la colle dans un tamis puis de la travailler à la brosse et de l'homogénéiser dans un bac en bois avant de la diluer selon la consistance désirée. Il est important de noter que la colle obtenue après dilution ne se garde pas plus de deux jours.

Après séchage, la colle d'amidon donne un film résistant, relativement souple et presque incolore. Selon la nature de l'œuvre ou du document à traiter et selon l'intervention de restauration à mener, ce film peut toutefois être jugé trop cassant et esthétiquement gênant en raison de sa couleur légèrement grisâtre. Le mélange avec des colles d'origine synthétique (tels que des éthers de cellulose) peut être effectué en proportions variables pour obtenir un film adhésif plus flexible et visuellement moins dérangeant.

La colle d'amidon a un pouvoir mouillant qui interdit presque son application sur certains types d'œuvres et de documents très sensibles à l'humidité. De plus, elle constitue une source privilégiée de nourriture pour de nombreux insectes, en particulier sous les climats chauds et humides. Même si leurs propriétés adhésives sont moindres, les éthers de cellulose constituent alors des solutions alternatives qu'il faut savoir exploiter. ||

CALENDRIER culturel

février, mars, avril et mai 2010

par ÉRIC FONTAINE, rédacteur-réviseur,
Direction de la programmation culturelle

EXPOSITIONS

À la Grande Bibliothèque

Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948

Jusqu'au 28 mars 2010

Salle d'exposition principale, niveau M

Une encyclopédie vivante du peuple - Les almanachs québécois du XVIII^e au XX^e siècle

Jusqu'au 28 mars 2010

Collection nationale, niveau 1

Au temps où le livre français était « belge » - La contrefaçon au XIX^e siècle

Du 13 avril au 5 septembre 2010

Collection nationale, niveau 1

Ces artistes qui impriment - L'estampe au Québec depuis 1980

Du 11 mai au 3 octobre 2010

Salle d'exposition principale, niveau M

Architectures en vers

Du 18 mai au 31 octobre 2010

Hall

Le braille, c'est normal!

Jusqu'au 7 novembre 2010

Espace Jeunes, niveau M

Roland Giguère - Artisan du rêve

Jusqu'au 9 mai 2010

Section Arts et littérature, niveau 1

Vitrines, niveaux 1 à 4

Au Centre d'archives de Montréal

La grande vague ou la mémoire de l'eau salée

Jusqu'au 18 avril 2010

Salle d'exposition principale

Naviguer sur le fleuve au temps passé - 1860-1960

Jusqu'au 2 mai 2010

Atrium

École des hautes études commerciales - Vocation d'origine du Centre d'archives de Montréal

En permanence

Au Centre d'archives de Québec

Les ponts couverts du Québec

Jusqu'au 16 avril 2010

Québec-Montréal - Petites histoires d'une capitale et d'une métropole

Jusqu'au 13 juin 2010

Au Centre d'archives de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec

Rouyn et Noranda : villes jumelles... non identiques!

Jusqu'au 26 octobre 2012

L'Abitibi-Témiscamingue dans le trafic

Jusqu'au 1^{er} juin 2012

Au Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie-Iles-de-la-Madeleine

Sur les traces des Amérindiens 1863-1960

Jusqu'au 9 juillet 2010

Au Centre d'archives de la Côte-Nord

La Côte-Nord : histoire d'une conquête

Jusqu'au 24 septembre 2010

Au Centre d'archives de l'Outaouais

Images d'enfants

Jusqu'au 25 avril 2010

Dans les Vitrines du Centre d'archives, de généalogie et d'histoire

Au Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec

Négoce, convoitise et pouvoir - Jean-Louis Fornel et les rivalités de la bourgeoisie marchande au XVIII^e siècle

Jusqu'au 7 janvier 2011

Pour plus d'information et pour la liste complète des activités, notamment dans le cadre de la Nuit blanche du Festival Montréal en lumière, consultez le **Calendrier des activités publiques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec** sur le portail de BAnQ. www.banq.qc.ca

ACTIVITÉS

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

CONFÉRENCES

Patrimoine et mémoire du théâtre au Québec

Conférenciers : Wolfgang Noethlich et Danielle Léger

Le mardi 9 février de 12 h 15 à 13 h 15

Réflexions sur... l'économie montréalaise avant 1930

Animateur : Robert Gagnon

Conférenciers : Stéphane Castonguay et Dany Fougères

Le mercredi 24 février de 12 h 15 à 13 h 15

Visites commentées de l'exposition

Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948

Conférencier : Jacques Michon

Les jeudis 25 février et 25 mars de 19 h à 20 h 30

Point de départ : salle M.450, niveau M

Réflexions sur... l'aide et l'entraide à Montréal avant 1930

Animateur : Dany Fougères

Conférenciers : Janice Harvey, Jean-Marie Fecteau, Martin Petitclerc et Thierry Nootens

Le mardi 16 mars de 12 h 15 à 13 h 15

Les almanachs québécois – Entre nostalgie et modernité

Conférencier : Hans-Jürgen Lüsebrink

Le mercredi 24 mars de 12 h 15 à 13 h 15

La contrefaçon belge au XIX^e siècle

Conférencier : Jacques Hellemans

Le mardi 20 avril de 12 h 15 à 13 h 15

LECTURES PUBLIQUES

Rubato

Écriture, mise en scène et narration : Christian Vézina

Distribution : Dominique Pétin et Marcel Sabourin

Musique : Kiya Tabassian

Le mercredi 3 février à 19 h 30

Poésie et jazz – Quatre saisons, quatre couleurs, quatre lumières

Hommage à Roland Giguère en compagnie de la comédienne Sylvie Legault et du Trio Daniel Lessard

Production : BAnQ et le Festival international de la poésie de Trois-Rivières

Le dimanche 21 mars à 19 h 30

Les écrivains et la ville

Choix de textes : Pierre Nepveu

Mise en scène : Luce Pelletier

Production : BAnQ et l'Académie des lettres du Québec

Le mercredi 31 mars à 19 h 30

Variations sur le silence

Production : BAnQ et le Théâtre Barbare

Le mercredi 14 et le jeudi 15 avril à 19 h 30

RENCONTRES LITTÉRAIRES

Une heure avec... Kent Nagano

Animateur : Stéphane Lépine

Production : BAnQ et le Festival international de la littérature (FIL)

Le mercredi 17 février à 19 h

Une heure avec... Brigitte Haentjens

Animateur : Stéphane Lépine

Production : BAnQ et le Festival international de la littérature (FIL)

Le mardi 23 mars à 19 h

Une heure avec... Marie Chouinard

Animateur : Stéphane Lépine

Production : BAnQ et le Festival international de la littérature (FIL)

Le mardi 27 avril à 19 h

THÉÂTRE À LIRE

En compagnie de Louis-Dominique Lavigne

Mise en scène : Philippe Lambert

Production : BAnQ et le Centre des auteurs dramatiques (CEAD)

Le mercredi 3 mars à 19 h 30

En compagnie de Serge Boucher

Mise en scène : Philippe Lambert

Production : BAnQ et le Centre des auteurs dramatiques (CEAD)

Le mercredi 5 mai à 19 h 30

CLUB D'ÉCOUTE

Musique baroque

Avec l'Ensemble La Cigale

Le jeudi 11 février à 19 h

La Tétralogie de Wagner

Avec Georges Nicholson

Les jeudis 11 mars et 8 avril à 19 h

Musique du monde – L'hémisphère sud

Avec Dan Behrman

Le jeudi 13 mai à 19 h

CALENDRIER culturel (suite)



ACTIVITÉS JEUNESSE

À l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque

SPECTACLES

Jeux de sable et de lumière !

(6 ans et plus)

Conception et animation : Pascale Matheron

Le dimanche 14 février de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô

Louis Braille, un personnage étonnant

(8 ans et plus)

Conception et animation : Danielle Vaillancourt

Le dimanche 21 février de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô

Le Petit Poucet en Arménie

(à partir de 6 ans)

Conception et animation : Patrick Conan

Production : Garin Trousseboeuf (France)

Le dimanche 28 février de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô

Lire... du bout des doigts

(8 ans et plus)

Atelier sur le braille avec Danielle Vaillancourt

Le mardi 2 mars et les dimanches 21 et 28 mars

de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô et à l'Atelier de créativité

Une page en voyage

(5 à 10 ans)

Texte, conception et interprétation :

Estelle Généreux

Production : Souris Bouquine

Le mercredi 3 mars et le jeudi 4 mars

de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô

Le spectacle de l'arbre

(3 à 5 ans)

Distribution : Nathalie Derome, Amélie Dumoulin

et Karine Sauvée

Production : Des mots d'la dynamite

Le dimanche 7 mars de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô

Une langue pour conter,

mille accents pour voyager

(7 ans et plus)

Conteurs : Isabelle Crépeau (Québec), Kevin Arseneau (Acadie) et Hamidou Savadogo (Burkina Faso)

Production : La Maison internationale du conte

Le samedi 20 mars de 14 h à 15 h

À l'Auditorium, rez-de-chaussée

Vivre l'aventure de l'écriture -

Premiers pas en calligraphie (10 ans et plus)

Le dimanche 11 avril de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô et à l'Atelier de créativité

Vivre l'aventure de l'écriture -

La calligraphie créative (10 ans et plus)

Le dimanche 18 avril de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô et à l'Atelier de créativité

Lis-moi quelque chose pour voir

(9 ans et plus)

Conception et interprétation : Michoue Sylvain

et Vincent Magnat

Musique : Charmaine Leblanc

Production : Théâtre Galilée

Le vendredi 23 avril à 19 h

À l'Auditorium, rez-de-chaussée

Vivre l'aventure de l'écriture -

Le tour du monde en calligraphie

(10 ans et plus)

Le dimanche 25 avril de 13 h 30 à 14 h 30

Au Théâtre Inimagimô et à l'Atelier de créativité

Jeux d'encre

(4 à 6 ans et 7 à 9 ans)

Conception et animation : Pascale Matheron

Le dimanche 16 mai de 11 h à 12 h (4 à 6 ans)

et de 13 h 30 à 14 h 30 (7 à 9 ans)

À l'Atelier de créativité

Contes de verre et de feu

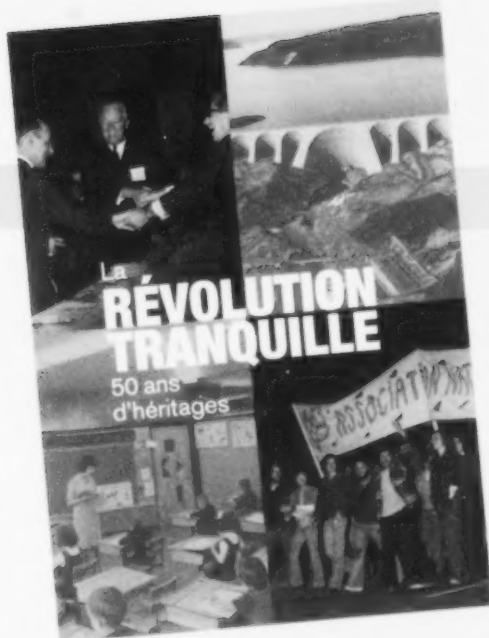
Interprétation : Sylvi Belleau et Elsa Perez

Musique : Nicola Mainville

Production : Théâtre de la Source

Le dimanche 23 mai de 13 h 30 à 14 h 30

Auditorium, rez-de-chaussée



La révolution tranquille – 50 ans d'héritages

Que reste-t-il des transformations réalisées pendant la Révolution tranquille au Québec : des héritages encore vivants qui stimulent ou des acquis qui envoûtent et paralysent le Québec du *xx^e* siècle ?

PREMIÈRE PARTIE : ORIGINES ET RÉALISATIONS DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Origines idéologiques et intellectuelles de la Révolution tranquille

Conférencier : Yvan Lamonde
(Université McGill)

Le mardi 9 février de 19 h 30 à 21 h

La « Grande Noirceur », mère de la Révolution tranquille ?

Conférencière : Lucia Ferretti
(Université du Québec à Trois-Rivières)

Le mardi 9 mars de 19 h 30 à 21 h

Les grands chantiers de la Révolution tranquille : éducation, culture et santé

Conférencier : Gilles Paquet
(Université d'Ottawa)

Le mardi 13 avril de 19 h 30 à 21 h

Les grands chantiers de la Révolution tranquille : économie, « modèle québécois » et interventionnisme de l'État

Conférencier : Pierre Fortin
(Université du Québec à Montréal)

Le mardi 11 mai de 19 h 30 à 21 h

Comptes rendus de lectures

Futur antérieur – L'avant-garde et le livre yiddish, 1914-1940, Paris, Skira Flammarion / Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 2009. ISBN 978-2-0812-2539-8

Du 11 février au 17 mai 2009, le Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris a consacré une exposition à l'avant-garde russe de 1914 à 1939. Ce mouvement est fortement marqué par la quête de l'identité chez les artistes juifs. À la recherche de leurs racines, ils se tournent vers le passé et se réapproprient leur patrimoine. L'art populaire est alors revisité par les artistes, poètes et écrivains contemporains afin de mieux entrer dans la modernité. Le livre illustré est le fil conducteur de cette rétrospective qui témoigne de la renaissance du peuple juif. On y trouve également des affiches, des films, des photos et des tableaux.

Ce volumineux catalogue nous présente le parcours d'une quinzaine d'artistes ayant marqué cette époque et propose également une excellente mise en situation historique. Le lecteur peut ainsi s'impregner de l'atmosphère qui régnait pendant la période de l'entre-deux-guerres. (JD)

Bessard-Banquy, Olivier, La vie du livre contemporain – Étude sur l'édition littéraire, 1975-2005, Bordeaux / Tusson, Presses universitaires de Bordeaux / Éditions du Lérat, 2009. ISBN : 978-2-86781-551-5

En 1975, *Apostrophes*, l'émission littéraire de Bernard Pivot, bouleverse le mode de promotion des œuvres littéraires ; la télégraphie d'un auteur devient un critère de sélection pour les grands éditeurs. C'est ainsi que débute cette chronique des transformations que connaîtront la chaîne du livre et ses principaux acteurs – auteurs, éditeurs, distributeurs, libraires et bibliothécaires – de 1975 à 2005.

Ponctuée d'anecdotes sur le milieu littéraire, cette étude fait une large place au développement des maisons d'édition françaises en prenant soin de les situer dans leur contexte commercial. Parmi les principaux bouleversements relatés, notons la vente de livres par les grandes surfaces, la réglementation du prix du livre, les difficultés des librairies indépendantes, le développement du livre de commande et la judiciarisation des relations. L'auteur conclut par une réflexion sur les défis que doivent maintenant relever les maisons d'édition dans le contexte du développement du livre électronique et des grands projets de numérisation. (SL)

Watling, Gabrielle et Sara E. Quay (dir.), Cultural History of Reading, Westport, Greenwood Press, 2009.

ISBN 978-0-313-33744-4

Depuis les premiers manuscrits jusqu'aux livres numériques, la lecture fut de tout temps intimement liée à la culture et à l'histoire des peuples. *Cultural History of Reading* explore ce lien entre les textes, la lecture et l'histoire. Organisé par région géographique, puis par période, cet ouvrage en deux volumes offre un remarquable panorama de la lecture au cours des siècles.

Les articles de fond de cet ouvrage traitent des nombreux facteurs qui ont influencé les pratiques de lecture des peuples, tant d'un point de vue technique – formats de diffusion et nouvelles techniques – que d'un point de vue sociologique – rôle des bibliothèques et de l'éducation. Les auteurs y démontrent également comment les textes, qu'ils soient littéraires, religieux, politiques, scientifiques ou autres, sont à la fois témoins et acteurs des événements historiques et culturels importants. (LG)

par JENNY DESJARDINS, LYNE GAGNON et SOPHIE LAROCHE, bibliothécaires.
Direction des services aux milieux documentaires



Coup d'œil *sur les acquisitions patrimoniales*

par DANIEL CHOUINARD, coordonnateur des achats, dons et échanges, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale, et FRANÇOIS DAVID, archiviste, Centre d'archives de Montréal, avec la collaboration d'HÉLÈNE CHARBONNEAU, archiviste, Centre d'archives de Montréal, de CHRISTIAN DROLET, archiviste, Centre d'archives de Québec, de SOPHIE MOREL, archiviste, Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec, d'HÉLÈNE FORTIER, archiviste, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale, de GUYLAINE MILOT, bibliothécaire, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale, et de JEAN-FRANÇOIS PALOMINO, carothécaire, Direction de la recherche et de l'édition

PARMI LES NOMBREUX DOCUMENTS PATRIMONIAUX QUI ENRICHISSENT RÉGULIÈREMENT LES COLLECTIONS DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (BAnQ) SE TROUVENT FORCÉMENT DES PIÈCES QUI, EN RAISON DE LEUR RARETÉ, DE LEUR VALEUR OU DE LEUR ORIGINALITÉ, MÉRITENT UNE ATTENTION PARTICULIÈRE. COUP D'ŒIL SUR LES PLUS BELLES ACQUISITIONS DES DERNIERS MOIS...

L'imagerie familiale

des Sœurs de la Charité de Québec

Les religieuses de la communauté des Sœurs de la Charité, plus connues sous le nom de Sœurs Grises, sont implantées dans la région de Québec depuis 1848 et se vouent au bien-être des plus démunis. Dès 1849, la congrégation ouvre un orphelinat dans le Vieux-Québec.

Le fonds acquis récemment par BAnQ est composé presque exclusivement de photographies, dont de nombreux négatifs sur verre, et couvre l'ensemble des activités de la communauté entre 1870 et 1970. Témoins d'un temps révolu, ces rares évocations de la vie quotidienne d'une communauté religieuse ne manqueront pas d'intéresser les chercheurs de différentes disciplines souhaitant illustrer leurs travaux. Ces images sont d'autant plus riches qu'elles couvrent des domaines aussi variés que la santé, l'éducation, l'architecture, la peinture, la photographie et naturellement la pratique religieuse. La création de ce riche ensemble documentaire, véritable « imagerie familiale » de la communauté, est principalement le résultat du travail assidu de sœur Marie-de-l'Eucharistie, qui voua une grande partie de sa vie à documenter par l'image les œuvres de la congrégation.

Les photographies de ce fonds ont été entièrement numérisées et peuvent être vues sur le portail de BAnQ à l'aide du moteur de recherche Pistard.



Religieuses dans l'atelier de peinture. À gauche : sœur Marie-de-l'Eucharistie, 1910. Centre d'archives de Québec, fonds Les Sœurs de la Charité de Québec. Photographie : sœur Marie-de-l'Eucharistie



Religieuses dans l'atelier des fleurs, 1917. Centre d'archives de Québec, fonds Les Sœurs de la Charité de Québec. Photographie : sœur Marie-de-l'Eucharistie

Le fait français en Amérique et le nationalisme québécois

La Fondation Lionel-Groulx a été créée en 1956 avec la mission de « favoriser l'étude de l'histoire du Canada français et de tout le fait français en Amérique et de promouvoir l'avancement et la diffusion de la science de l'histoire ». Elle réalise son mandat en soutenant notamment les activités de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, mis sur pied par le chanoine Lionel Groulx 10 ans auparavant. En 1976, la Fondation a créé le Centre de recherche Lionel-Groulx pour en faire un lieu de documentation et de recherche sur l'histoire de l'Amérique française, du Canada français et du Québec ainsi que pour gérer et enrichir le patrimoine documentaire légué par le chanoine Groulx, décédé en 1967.

Placés dans une situation financière précaire, la Fondation Lionel-Groulx et le Centre de recherche Lionel-Groulx ont choisi de faire don à BANQ des fonds d'archives qu'ils ont rassemblés sur une période de plus de 40 ans, soit 73 fonds d'archives de personnalités publiques et d'organismes qui ont marqué les destinées du Québec et du Canada, tels que Maxime Raymond, Gérard Filion, Léo-Paul Desrosiers ou encore la Ligue pour la défense du Canada, sans compter les archives personnelles du chanoine Groulx. Cet ensemble d'une grande richesse constitue une source incontournable pour l'étude de l'histoire intellectuelle du Québec et du Canada français.

BANQ prend le relais du Centre de recherche Lionel-Groulx et est heureuse de mettre ces fonds à la disposition des chercheurs.

L'œuvre de bienfaisance à l'Étranger

L'histoire du Québec ne peut s'écrire sans prendre en compte l'immigration irlandaise. Fuyant la grande famine de 1845, des communautés importantes se sont établies tant à Montréal qu'à Québec et ont participé de façon active à leur vie de quartier. Parmi les contributions au jour le jour, on trouve les œuvres de bienfaisance telles que les refuges destinés aux personnes indigentes. Ces établissements pouroyaient à la subsistance ainsi qu'à la santé des nécessiteux. Il est certes possible d'imaginer ce que représentait l'administration d'un refuge, mais rien ne vaut le récit de contemporains. ►



Lionel Groulx à son bureau à l'hôtel Jean Bart à Paris, 1^{er} mars 1922.
Centre d'archives de Montréal, fonds Lionel Groulx. Photographie non identifiée.

St. Mary, 1859.

We visited the asylum this day and found every thing as good as new reflecting the greatest credit on the excellent lady who has kindly taken charge of it since the death of the institution.

From information we received it appears that several of the children who have been in good for by this House have to be either a girl at least, by the opinion of the physician, in view of children that their state of health might not be so adapted for the future, but

the doctor has advised of the children we in mind of those who are now to be put out.

The black and white matter which is taken from old age, some great danger, and so the is not likely to remain for long, the child is now in a condition to go for her in the Protestant Asylum, where she would be better taken care of than it is possible to see in a private.

Two men have been employed in painting & dipping the garden and during some time there.

The lady is willing to remain as long as the asylum is in 1859 for months. He definite answer is that he has been made with him but he cannot be removed that he cannot be brought. Now he is required immediately.

St. Mary, St. Mary's Asylum.

Extrait du registre conservant les rapports manuscrits des visites et des inspections faites hebdomadairement au refuge St. Bridget de Québec, 6 mai 1859. Centre d'archives de Québec, fonds St. Bridget's Asylum.

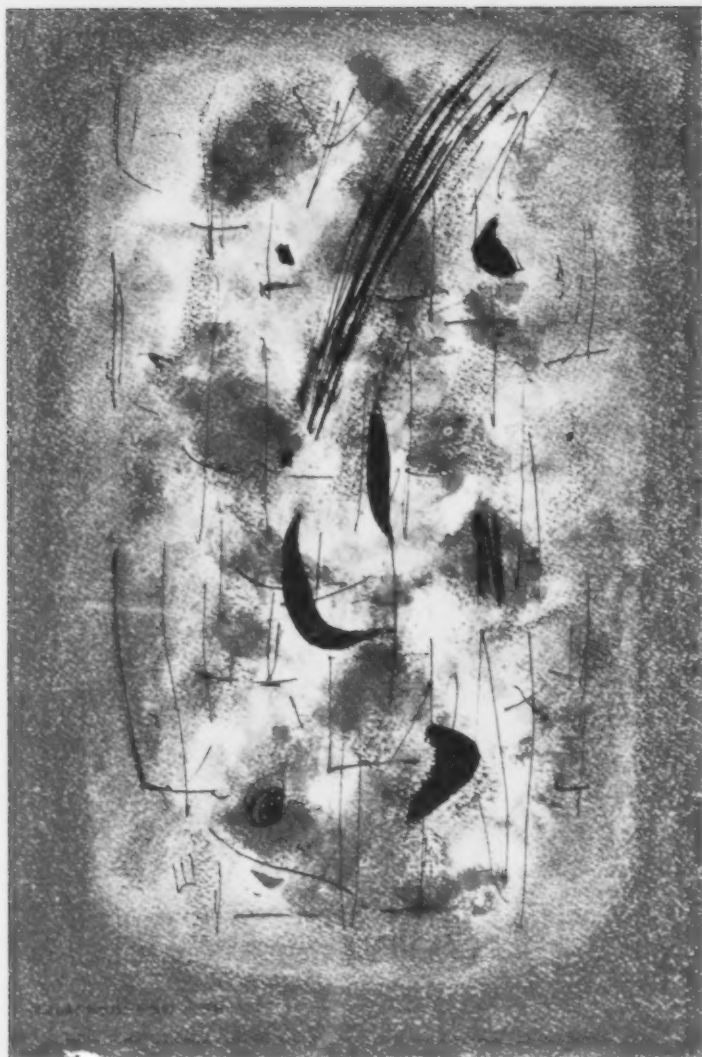
BAnQ a récemment fait l'acquisition d'un registre de 200 pages consignant les rapports manuscrits des visites et inspections faites hebdomadairement au St. Bridget Asylum de Québec entre 1856 et 1865. Cet établissement ouvre ses portes en décembre 1856 pour accueillir les démunis. Il est alors administré par la communauté irlandaise de la paroisse Saint-Patrick de Québec. Les commentaires consignés portent sur les nouvelles admissions, les adoptions, l'état de santé des pensionnaires et les décès. Enfin, ce document comporte un inventaire des biens du refuge en date du 26 novembre 1857 ainsi que deux listes des pensionnaires (1856 et 1863). Il s'agit donc d'un ajout significatif aux trop rares archives qui témoignent des œuvres de charité.

Les archives littéraires de Gilles Leclerc

En 2009, BAnQ a fait l'acquisition des archives de l'essayiste, poète et dramaturge Gilles Leclerc (1928-1999). Ce fonds témoigne principalement de ses activités d'écrivain de 1950 à 1999. Il contient les manuscrits d'œuvres publiées, inédites ou inachevées, dont *La chair abolie*, *Le mythe de Cain*, *Contes prolétariens*, *L'invisible Occident*, *Haine en berne*, *Requiem*, *Et si la vie n'était qu'un songe*, *Le singe descend de l'homme*, *J'irai sur ta tombe*, *Where the Sun Reaches Not*, *Les mathématiciens* et *l'histoire*, *Cocussimo*, *Whisky or Enlök*, *Sir!*. De plus, on y trouve l'essai *Le journal d'un inquisiteur*, œuvre marquante de cet auteur, ainsi que de la correspondance, entre autres, avec Georges Dor et Gaston Miron.

L'univers de création de Monique Charbonneau

Après la récente exposition consacrée aux œuvres de l'artiste Monique Charbonneau à la Grande Bibliothèque, BAnQ est heureuse d'annoncer l'acquisition de son magnifique fonds d'archives. Les chercheurs pourront ainsi accéder à l'univers de création de l'artiste en admirant de nombreux dessins au fusain et au crayon ainsi que des aquarelles créés entre 1958 et 1996. Plusieurs dossiers professionnels permettent également de suivre le cheminement de l'artiste au Québec et à l'étranger. Monique Charbonneau a étudié la peinture auprès d'Alfred Pellan à l'École des beaux-arts de Montréal et a été initiée aux techniques de la gravure par le maître graveur Albert Dumouchel. Son intérêt pour la gravure l'a également amenée à réaliser des stages à l'atelier Toshi Yoshida à Tokyo en 1973, puis aux Ateliers Desjobert à Paris en 1975, où elle a travaillé la lithographie en couleur. Elle a également publié plusieurs livres d'art, notamment avec des poèmes de Gilles Hénault, de Jacques Brault et de Félix-Antoine Savard. Au cours de sa carrière, elle a participé à un grand nombre d'expositions dans différents pays, dont la Yougoslavie, le Chili, la Pologne, l'Argentine et l'Écosse.



Monique Charbonneau, sans titre, encre et pastel, s. l., s. é., 1958
Centre d'archives de Montréal, fonds Monique Charbonneau

1. 1883. Paros donne sa main
à la lalande où l'on accède
par San Pedro de las Playas
et Plan de los Arroyos.
Tout autour, l'océan.
Des croisières et les touristes
des familles qui arrivent
de l'aéroport sur la berge,
entre la poste et le
village de l'église.
Ronde des bancs et
l'océan. C'est tout.
Puis à l'horizon, les
monts les plus
magnifiques du Mexique.

2. 1883. Paros donne sa main
à la lalande où l'on accède
par San Pedro de las Playas
et Plan de los Arroyos.
Tout autour, l'océan.
Des croisières et les touristes
des familles qui arrivent
de l'aéroport sur la berge,
entre la poste et le
village de l'église.
Ronde des bancs et
l'océan. C'est tout.
Puis à l'horizon, les
monts les plus
magnifiques du Mexique.

3. 1883. Paros donne sa main
à la lalande où l'on accède
par San Pedro de las Playas
et Plan de los Arroyos.
Tout autour, l'océan.
Des croisières et les touristes
des familles qui arrivent
de l'aéroport sur la berge,
entre la poste et le
village de l'église.
Ronde des bancs et
l'océan. C'est tout.
Puis à l'horizon, les
monts les plus
magnifiques du Mexique.

4. 1883. Paros donne sa main
à la lalande où l'on accède
par San Pedro de las Playas
et Plan de los Arroyos.
Tout autour, l'océan.
Des croisières et les touristes
des familles qui arrivent
de l'aéroport sur la berge,
entre la poste et le
village de l'église.
Ronde des bancs et
l'océan. C'est tout.
Puis à l'horizon, les
monts les plus
magnifiques du Mexique.

L'œuvre poétique de Paul-Marie Lapointe

Le poète Paul-Marie Lapointe a récemment confié à BANQ un intéressant ajout à son fonds d'archives. Les chercheurs pourront désormais étudier l'importante œuvre de création de l'auteur en explorant plus de 1,7 mètre de documents créés entre 1947 et 2004, comprenant notamment des carnets d'écriture dans lesquels l'auteur note ses réflexions et construit ses poèmes. Ce fonds d'archives contient également des manuscrits et des tapuscrits de plusieurs recueils de poèmes, dont *Le vierge incendié*, *Choix de poèmes*, *Arbres*, *Pour les âmes*, *Le réel absolu*, *Bouche rouge*, *écritures*, *Le sacré*, *Espèces fragiles* et *L'espace de vivre*. D'abord journaliste à Québec puis à Montréal, Paul-Marie Lapointe est l'un des membres fondateurs de la revue *Liberté*, lancée en 1959. Considéré comme l'un des plus grands poètes de sa génération, il a reçu de nombreuses distinctions au Québec et à l'étranger, dont le prix Athanase-David (1971), le prix du Gouverneur général (1971), le prix de l'International Poetry Forum des États-Unis (1976), le prix littéraire du journal *La Presse* (1980), le prix de poésie Léopold-Sedar-Senghor (1998) et le prix Gilles-Corbeil (1999).

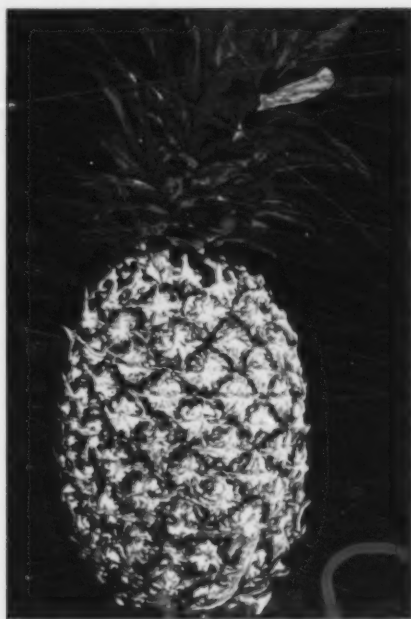
Dans l'atelier de François Barbeau

BANQ a procédé il y a peu de temps à l'acquisition d'un intéressant complément au fonds d'archives du metteur en scène et concepteur de costumes François Barbeau. C'est pour les comédiens de La Roulotte des parcs de la Ville de Montréal que François Barbeau crée ses premiers costumes. Il est ensuite à l'emploi du Théâtre du Nouveau Monde, puis, rapidement, le Rideau Vert, le Quat'Sous et l'Egrégore font appel à ses services. Au cours de sa prolifique carrière, il conçoit les costumes de plus de 500 productions, tant au théâtre qu'au cinéma et en danse. Outre ses engagements auprès de compagnies montréalaises, il travaille à Ottawa, à Stratford, à Paris, à Tournai et dans quelques villes américaines, dont New York et Boston. Décoré de l'Ordre du Canada et honoré en 2000 par l'Académie québécoise du théâtre, il a également reçu le prix du Gouverneur général en 1996. L'ajout au fonds d'archives de François Barbeau touche la création de costumes pour 18 productions théâtrales, dont *L'alchimiste*, *Les belles-sœurs*, *Don Juan*, *Le grand retour de Boris S.*, *Irma la douce*, *L'odyssée d'Alice Tremblay*, *Pied de poule* et *Grossière indécence*. Il contient plus de 350 maquettes de costumes en deux dimensions composées d'aquarelles ou de gouaches et d'échantillons de tissu ainsi que 540 esquisses de costumes. Cet ensemble documentaire offre un accès privilégié au processus de création de l'artiste et constitue une source importante d'information sur l'évolution de la conception des costumes au Québec. ►

Page du carnet d'écriture de Paul-Marie Lapointe pour *Le sacré*, s. d.
Centre d'archives de Montréal, fonds Paul-Marie Lapointe.



François Barbeau, maquette d'un costume (gouache et photocopie montées sur carton)
pour la pièce *Le grand retour de Boris S.*, présentée au Théâtre du Rideau Vert.
43,5 x 41 cm, 2002. Centre d'archives de Montréal, fonds François Barbeau.



Françoise Lavoie, *Ananas* : IV estampe (bois gravé), 121 x 80 cm, Montréal, Atelier Danielle-Blouin, 1997.

L'univers éclaté de Françoise Lavoie

Au cours des derniers mois, BANQ a eu la chance d'acquérir 28 estampes et deux livres d'artistes de Françoise Lavoie. Originaire de Rimouski, celle-ci occupe une place prépondérante parmi les artistes québécois qui ont fait évoluer l'estampe traditionnelle. Son œuvre s'inscrit dans un mouvement général qui se développe au Québec au cours des années 1970 et 1980. À cette époque, l'estampe est associée à d'autres champs d'exploration tels que la photographie, la vidéo et la sculpture. L'estampe occupe alors de plus en plus d'espace, jusqu'à faire partie d'une installation. Aujourd'hui, Françoise Lavoie opte plutôt pour le traitement numérique de l'image, mais son travail évolue toujours selon le mode de la transgression des conventions, de l'éclatement des catégories et du décloisonnement des disciplines.

Françoise Lavoie a présenté des expositions individuelles et collectives au Québec, tout particulièrement au Centre Saidye Bronfman (1984) et à la Galerie Aubes (1986), à Montréal. Elle a aussi participé à des expositions ailleurs au Canada et à l'étranger. Ses œuvres font partie de nombreuses collections privées et publiques telles que la collection du Musée national des beaux-arts du Québec et la collection de Loto-Québec. D'autres œuvres sont conservées à Bibliothèque et Archives Canada et dans la banque d'œuvres d'art du Conseil des arts du Canada, à Ottawa.

Des jésuites férus de cartographie

Depuis leur arrivée en Amérique du Nord, au XVII^e siècle, les jésuites ont toujours été de grands voyageurs. Au cours de leur vie, plusieurs d'entre eux ont accumulé un grand nombre de cartes et d'atlas de toutes sortes, pour des fins utilitaires ou pour un usage pédagogique. Au moment du déménagement de sa bibliothèque de Saint-Jérôme vers son tout nouveau centre des archives à Montréal, la Compagnie de Jésus a dû se départir de plusieurs centaines de documents qui ne concernaient pas directement l'histoire de la communauté. BANQ a eu accès en priorité à ces ouvrages afin de compléter ses propres collections patrimoniales. Parmi la centaine de documents récupérés figurent notamment les atlas *Pilote américain septentrional* et *Atlas américain septentrional*, tous deux consacrés à l'Amérique du Nord et publiés à Paris en 1778, chez l'ingénieur Georges Louis Le Rouge. Parus en pleine guerre de l'indépendance des colonies anglaises, ces atlas contiennent des cartes parmi les meilleures de l'époque, dont plusieurs ont été traduites spécifiquement pour le lectorat français.



Thomas Jefferys et autres, *Pilote américain septentrional pour les côtes de Labrador, N^o Écosse, N^o Angleterre, New-York, Pensilvanie, Maryland, Virginie, les 2 Carolines et Florides*, Paris, Le Rouge ingénieur géographe du roi, rue des Grands Augustins, 1778.

Autre important don de cartes géographiques et de gravures anciennes

BANQ a pu se réjouir, dernièrement, de bénéficier de nouveau de la générosité de Charles S. N. Parent qui, pour la troisième fois en trois ans, a fait un don important à l'institution. Il s'agit cette fois d'un lot de six cartes géographiques et de 18 gravures anciennes. Collectionneur de longue date, M. Parent s'intéresse entre autres choses aux cartes et aux gravures témoignant de la présence française en Amérique.

Parmi les pièces acquises, on doit signaler une autre carte de Georges Louis Le Rouge, intitulée *Canada et Louisiane* et publiée à Paris en 1755. La collection de gravures comprend notamment diverses vues des villes de Québec et de Montréal, dont une *Vue du palais de l'intendant* publiée en 1759 d'après un dessin de Richard Short et une œuvre de James Pattison Cockburn intitulée *This View of the Ice Pont formed between Québec & Point Lévi* datant de 1833.

A propos du carnaval de... Montréal

La chose est aujourd'hui un peu oubliée : entre 1883 et 1889, cinq carnivals d'hiver ont été organisés à Montréal afin d'y attirer des visiteurs pendant une saison qui était alors perçue comme peu propice au tourisme. Grâce à l'acquisition récente d'une remarquable lithographie en couleur, BANQ pourra désormais montrer l'une des principales attractions de cette manifestation, soit l'imposant palais de glace construit en 1887.

Cette estampe publiée par l'éditeur montréalais J. T. Henderson nous apprend entre autres que cet éphémère monument mesurait 144 pieds sur 116 pieds (44 m x 35 m) et que sa construction a nécessité l'utilisation de 25 000 blocs de glace. Véritable symbole du carnaval, le palais était également le théâtre d'une des activités les plus spectaculaires lorsque des clubs de raquetteurs le prenaient d'assaut. ■

1. Fondation Lionel-Groulx et Centre de recherche Lionel-Groulx, *Rapport annuel 2008*, p. 6.
2. Voir *À rayons ouverts*, n° 74, p. 30 et n° 76, p. 45.



Ice Castle, Montreal - Winter Carnival 1887, estampe (lithographique), 56 x 71 cm, Montréal, J. T. Henderson, 1887.

Album souvenir

Voir les images aux pages 26 et 27.

Image 1

Montréal, Base Ball Park / Terrain de balle au camp, Montréal, carte postale, Montréal, Weiss Import Co., s. d.

Image 2

Canadian Winter Sports - Skating, Montréal, Québec, carte postale, Montréal / Toronto, Valentine & Sons' Publishing Co., Ltd., s. d.

Image 3

Best Wishes from Canada - Snow Scenes, carte postale, Montréal / Toronto, Valentine & Sons' Publishing Co., Ltd., s. d.

Image 4

Canadian Winter Sports, Curling, carte postale, Montréal, Novelty Mfg. & Art Printing Co., s. d.

Image 5

Équipe de hockey du Collège Mont Saint-Louis, à Montréal, carte postale, s. l., s. é., s. d.

Image 6

Groupe de raquetteurs, 1917. Centre d'archives du Saguenay-Lac-Saint-Jean, fonds Joseph-Eudore Le May. Photographie non identifiée.

Image 7

Tennis La Tuque, carte postale, s. l., s. é., s. d.

Image 8

Démonstration de ski nautique dans les Laurentides, 1964. Centre d'archives de Montréal, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, série Office du film du Québec. Photographie non identifiée.

Image 9

Piscine Noranda, carte postale, s. l., s. é., s. d.

Image 10

Terrain de golf de la région de Rouyn-Noranda, 1969. Centre d'archives de Montréal, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, série Office du film du Québec. Photographie - Henri Romillard.

Les trésors

de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

James Pattison Cockburn, *This View of the Ice Pont Formed
Between Quebec and Point Levi in the Year 1831*, estampe
(eau-forte). 51 x 72 cm, Londres, Ackermann, 1833

